

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 3 (1970)
Heft: 3-4

Artikel: Journal
Autor: Chavannes, Fernand
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-871030>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Journal

-- Tout ce qui est antérieur, et supérieur,
à la logique, à l'analyse, à la rhétorique --,
au raisonnement des mots, tout ce qui
en un mot est -- n'est que -- musique !

Par le rythme, le mouvement -- il
faut arriver à écrire vite (ou moins
à écrire, faut ce pour la septième et la qu-
atrième fois), à pénétrer, comme ont pénétré
les Maîtres de l'écriture --

O Dieu, donne-moi la simplicité
d'esprit et la paix du cœur, et donne-
moi la vraie vie -- Par Jésus-Christ --

La Danse des Morts

S'achevant dans l'occultisme — la Science, impuissante, dépassant ses bornes ; le savant, bouleversé de l'inutilité du savoir, cherche un refuge dans la magie, les alchimies, les astrologies qui prétendent bouleverser la Nature, cherche une consolation dans les investigations ténébreuses de l'au-delà, la science de l'inconnu — Il s'acharne à la preuve de l'existence de l'âme... Médium... Apparitions de sa femme... Duperier... Alchimie des âmes : transmutations par l'effort et la souffrance... (vraie ?)

Un personnage : René Caillié (v. Jules Bois, *le Monde Invisible*, p. 31), malade, contrefait, marchant sur des béquilles... ¹

— Une bonne, épouvantée par les apparitions... crédule...

— Un morphinomane...

Pully, juin 1903 —

L'oubli de soi est bien différent de la générosité — L'un est la vertu des natures faibles, l'autre des fortes —

¹ René Caillié (1799-1838), orphelin et pauvre, s'était pris de passion pour les voyages. Le premier il traversa l'Afrique, de Saint-Louis du Sénégal à Tanger, en passant par Tombouctou, alors cité mystérieuse, fermée aux Européens, où il séjourna deux semaines. Il fut accueilli avec un grand enthousiasme à sa rentrée en France (la relation de son voyage a été coordonnée par Jomard : *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale*, Paris, 1830).

Ce projet révèle le goût de Chavannes pour des héros, occupés par une seule passion à laquelle ils plient tout et qui, partant de rien, s'élèvent au-dessus des autres et acquièrent une valeur exemplaire. Tels seront Abraham, Guillaume le Fou, Farinet, et Valançay, le héros de *Magie*.

En outre, dès ce premier projet, se manifeste l'intérêt constant de Chavannes pour les phénomènes irrationnels, occultes, psychosomatiques. L'une de ses dernières pièces, *Guérison*, retrace l'histoire de Mary Baker Eddy, fondatrice de la « Science chrétienne » à laquelle il fait dire :

« Descendez en vous ; vous y découvrirez votre moi profond, qui est lié au principe éternel de la vie. [...] Ce principe peut-il être autre chose que santé et bonheur ? »

Chavannes esquisse nombre de pièces de théâtre, mais aucun manuscrit n'est parvenu jusqu'à nous. Nous ne mentionnerons en note que les œuvres publiées.

Amants, vous pouvez avoir l'un pour l'autre la tendresse, l'admiration, le dévouement, l'abnégation, l'attachement de l'habitude et des communs intérêts ; si vous n'avez pas la volupté, tout cela ne sert de rien !

Pour se donner, il faut d'abord se posséder —

[...]

La Famille Dartenay

(histoires de Lili)

Mad. de Frotté —
 Mad. Trouillasse
 Genev., Céline
 Madame de Roissy
 La comtesse André
 La marquise d'Argens
 Le prince de Rohan
 Le chevalier Grünbaum

Développement

Comédie —

Une petite anglaise
 une étudiante russe
 Allemands, bulgares, petits jeunes gens de Laus —
 employés élégants de chez Bonnard —
 une dame Bugnion (la vieille bourgeoisie)
 une campagnarde à la mode —

INTÉGRITÉ

Psaumes et cantiques : L'Et. a fixé mon lot dans un bel héritage...

Jadis oppositions, auj. harmonie !
 Jadis détails, auj. synthèse — Mais conserver l'intensité...

La Mêlée —

(à Bernard) La nature ! Mais elle ignore la justice et l'égalité !

Un Mystère (Le fleuve souterrain)

1 acte

Lui, celui qui souffre et qui espère, qui *attend*, — jusqu'à ce qu'il désespère.

Elle, être *naïf*, fait de joie et de simplicité, goûtant l'heure qui passe, — variable, enjouée et sérieuse tour à tour, avec de brusques sautes, et un fond d'éternelle gaîté, toute dans le moment présent... Plus profonde qu'il ne semble... douce, capricieuse, grave, touj. abandonnée à la vie

Elle : Dans les premiers temps de notre mariage, il était souvent sombre, un peu difficile ; j'étais parfois inquiète mais cela s'est dissipé bientôt, heureusement — Je crois que ma gaîté naturelle, tu sais, a déteint sur lui... Auj. nous sommes si heureux ; il est si bon...

(C'est par bonté justement et par amour, car il l'aime, qu'il a caché sa vie profonde — C'est un courant souterrain, la perte d'un fleuve qui reparaît soudain...

Inattention, indifférence (détente d'un esprit entier. appliqué aux affaires), dissimulées sous une amabilité extér. Ennui, fatigue, maux de tête, une sorte de torpeur, une couronne de plomb, une calotte de plomb sur le derrière de la tête, une griffe — « Ma tête est vide » —

Manque d'appétit, digestion diff., constipation — Mauvaises nuits ! « Mon cœur baigne dans un vase d'ennui » —

Rumination ; pour y échapper, agitation mondaine ; tics — Quand il est seul, angoisses, une sorte d'attente — Dès que l'on entre, il reprend son calme —

Emotivité, génér. rétrospective, sentiment d'admiration — « Il me semble que c'est trop beau, trop grandiose ; je suis soulevé au dessus de moi-même ; tt me semble délicieux (en se promenant dans la campagne) ; il me semble que je vais éclater de bonheur ; la journée passe comme un rêve... Il me semble qu'il n'y a pas de gens méchant dans ce pays ; ttes les figures sont sympathiques ; il me semble que je suis à l'âge d'or... »

Sensations sublimes et solennelles : « Un sentiment de bonheur que je n'ai jamais éprouvé ; des impressions divines qui me prouvent l'existence de l'âme dans le corps — »

Après, réaction violente —

« Je souffre trop de cette action insuffisante —

Je suis un être inachevé — Donnez moi la force de me continuer —

Ma vie est une comédie perpétuelle ; il me semble touj. que je joue un rôle... Je vis dans un rêve ; les choses me paraissent étranges, drôles...

— Je ne puis pas accepter la vie telle qu'elle est —

— Est ce bien moi qui ai fait cela ?

— On s'ennuie de ne pas souffrir aussi bien que de ne pas jouir —

Consciencieux et ambitieux, jamais satisfait de lui...

Il vient de suspendre un travail acharné ; il en résulte une crise...

Il y a un autre lui-même qui regarde le premier comme un étranger...

Souvenirs d'enfance : Je ne suis plus celui que j'étais... Je ne suis plus mon vrai moi...

— « Malheur, malheur !.. »

Sentiment d'une fatalité qui le pousse, d'un destin.

Lui, homme décidé en affaires, il est indécis, ou plutôt il change brusq. de décisions — Revient après avoir fait qq. pas de la promenade qu'il projetait —

Idées hypocondriaques, sous lesquelles se dissimule la crainte du suicide —

« C'est donc vrai que l'éternité existe ! je viens de la voir, de la sentir... Alors qu'importe les qq. instants de ma vie, qu'importe le bonheur !.. »

Caux, janvier 1904

Ce journal, qui n'est pas bien long, quoique commencé depuis longtemps — (deux ans, tant de choses !) — je le reprends à cette heure importante de ma vie, après la violente secousse (N'ai-je pas lutté avec l'ange et ne m'a-t-il pas laissé perclus ?), devant la grave décision à prendre —

Il faut qu'il soit pour moi l'exercice spirituel salubre, non pas l'analyse stérile (j'ai dépassé cette étape), mais bien l'écho des voix qui résonnent en moi —

Et l'art ne doit être absent aujourd'hui de rien de ce que je fais...

D'abord, il faut étouffer la voix de la Vanité — O cette voix qui prétend guider l'artiste, l'appeler aux cimes, et qui l'égare sur de faux sommets, pour le laisser enfin à bout de souffle !.. La plus belle récompense, je le sais bien, attend l'humble artiste qui persévère. — Si tu le sais, ne peux-tu la mériter ? — Courage, et patience, et confiance enfin ! N'as-tu pas rencontré, sur la voie mauvaise, assez de déboires et de signes avertisseurs ?.. N'as-tu pas senti la force, la vie, te revenir chaque fois que tu as été humble ? humble et simple d'esprit ?..

Et en amour, en amour surtout, sois sans vanité, si tu veux être heureux —

Ce serait bien indigne, si je m'armais de la vanité contre Elle ; bien triste, si je m'en armais contre le bonheur qu'Elle pourrait me donner — Il ne le faut pas !

Sois humble !

— La voix de l'amour-propre !.. Minou, si je pouvais entendre ta voix, qui savait l'éteindre, qui savait l'exorciser, cette voix funeste... Si je pouvais entendre ta voix, Minou chéri !.. Si elle révélait encore ton clair jugement, ton esprit sensé et ailé, ta science simple de la vie, et ton cœur véritablement aimant !.. O les mots si justes, pourquoi est-ce que je ne m'en souviens pas assez pour me les redire, comme on répète un charme qui chasse l'esprit mauvais et rétablit / rend / soudain la joie —

... Une nuit, que nous étions couchés ensemble, dans mon petit appartement de la rue Froidevaux, tu as si bien dit ce qui me manquait, tu as si bien dit que je ne savais pas sortir de moi-même ; tu as si bien senti que je pourrais l'apprendre de la vie, que je n'en étais pas incapable, mais que j'avais seulement une taie sur les yeux ; tu as si bien montré où sont le bonheur de vivre et la force de faire une œuvre...

Si j'entendais ta voix, Minou... Tout serait bien !

— « Je voudrais me nicher près de toi, et ne plus penser. »

Oh ! moi aussi, je voudrais ne plus penser — La réflexion tourne dans ma tête comme une roue ; les mêmes pensées passent et reviennent, toujours... Tu me le disais, je me rappelle : Tu réfléchis, tu réfléchis ; alors naturellement tu n'as plus d'idées... Mais c'est près de toi seulement que moi aussi je peux ne plus penser —

... Raisonnable, triste et sentimental il est, ce pays — Je hais aujourd'hui ces choses, voûtes de sévérité pour autrui et d'égoïsme. O les voûtes lourdes et glacées !..

Il y a plus de vie en toi, mon petit Minou, que dans leur dignité, à elles, dans leur savoir et leurs bonnes manières...

Tu es la France, aimable, gaie, amoureuse...

Etre joyeux, il y a des moments où il me semble qu'il y a plus de prix à cela qu'à tout le reste —

Ta voix, je l'entends, Minou ! Tu me dis qu'il ne faut pas me faire de mauvais sang, qu'il me faut être fort, courageux et joyeux., qu'il ne faut pas être égoïste ; mais que la vie est bonne à deux, quand on pense l'un à l'autre, qu'on est heureux, que c'est le bonheur...

Tu dis encore que si nous nous aimons, il ne faut pas nous séparer, qu'il faut être tout pleins d'attention l'un pour l'autre, nous rendre la vie très bonne, afin d'être heureux... Tu dis que nous éloigner l'un de l'autre, c'est jouer avec le bonheur et tenter l'Amour

(Pully)

Mon Pays me parle —

J'écoute sa voix sévère — Lorsque un père parle, un fils peut il ne pas écouter ?

Il dit :

Il faut que je te parle une bonne fois à fond... Tu viens me voir, c'est vrai, de temps en temps ; mais tu me causes du bout des lèvres, et à peine arrivé, tu as la fièvre de repartir... Quelle vie est ce là ?.. Que signifient ces fuites impatientes ? Tu n'as de cesse que lorsque tu es sur le quai de la gare, devant le train de Paris !.. Parlons franchement ! Que signifient ces aventures d'esprit et de cœur où tu es entraîné ? Ces idées de socialisme, de révolution, d'humanité ?.. Laisse ça à d'autres !.. Et, surtout pas d'exagérations ! Le juste milieu ! Et ces idées d'amour libre, ce mépris des règles, ces projets de volupté, — cette immoralité en [un] mot, qu'est-ce que cela signifie ? Ce sont des idées que tu as prises dans la littérature !.. En peut il sortir rien de bon ?.. Tout ça, c'est des bêtises, ou des sottises... Tout ça n'est pas de mon goût ! D'abord je n'aime pas les inquiétudes ; j'aime que chacun s'occupe de ses affaires, tranquillement — Chacun pour soi ! Naturellement il y a les affaires publiques, municipales et cantonales — Mais ça c'est encore

mon intérêt ; il faut être bon citoyen ; c'est entendu ! Mais à part ça,... les autres n'ont qu'à faire comme moi, n'est ce pas ? — Non, non, il ne faut pas se mettre martel en tête — On va son petit bonhomme de chemin ; c'est le mieux qu'on puisse faire — Regarde-moi : je suis paisible et tranquille ; je vais doucement... Les collines ici, qui s'enchevêtrent, et les grands bois empêchent de regarder bien loin... On se sent plus chez soi dans un fond, et quand on a une bonne maison... Et puis j'ai mon lac, mon bleu Léman ! Est il assez beau, avec ses montagnes de Savoie qui se mirent dedans ! Que te faut il de plus ? Mes poètes l'ont pourtant chanté — Ah ! on peut rêver devant, quand il est aussi bleu que du bleu de lessive, ou bien par les beaux couchants, quand le ciel est tout rouge au dessus du Jura et se reflète dans l'eau... C'est si beau que ça fait pleurer.

— O mon pays, tu me parles enfin... Si souvent je t'ai trouvé muet ! L'autre jour encore je regardais un de tes côteaux où s'allongeait un village sous un ciel gris... Silencieux, fermé, gardant sa pensée, voilà comme ton paysage m'est apparu — Mais j'ai trouvé sans doute l'attitude qui ouvre la bouche à ta froide réserve... Parle !.. Je te répondrai, pour que tu me parles encore — Ces aventures de l'esprit que tu me reproches, ô mon Pays, j'y ai été entraîné par le souci de la Justice ; il a excité les hommes de tous les temps, depuis les prophètes, qui prenaient la cause du pauvre contre le riche, jusqu'aux socialistes d'aujourd'hui — Tu trouverais dans cette longue généalogie les plus grands noms qui aient été donnés aux hommes... Ces aventures du cœur, hélas, c'est le rêve de la liberté qui m'y a jeté, l'espoir d'une vie du cœur qui ne relevât que du cœur... Ta règle m'a semblé dure — Je l'eusse acceptée peut-être ainsi ; mais je l'ai trouvée encore hypocrite !.. Et puis je nourrissais la chimère, quand j'étais plus jeune, de ne suivre, dans les choses de la nature, que les instincts de la nature... Je suis mal guéri encore de cette folie subversive — Et les grandes villes, tu sais, offrent de nouvelles pampas à notre sauvagerie renaissante, tandis que dans tes petites villes et tes villages la curiosité, l'étroitesse et la jalousie clabaudent de porte en porte, empoisonnant l'air...

Et pourtant je te revenais, je te reviens toujours... J'ai besoin de toi, ô mon pays — Mes inquiétudes, je ne demande qu'à les déposer sur ton sol paternel... Donne-moi le calme, si tu le peux ; mais non pas l'engourdissement / l'assoupissement /, la lâcheté et la résignation... Remarque une chose : les meilleurs de tes enfants,

du moins les plus illustres, Davel, Laharpe, Olivier, Gleyre, tant d'autres, ont vécu loin de toi, et s'ils sont revenus, ce fut pour contester avec toi —

Tu me parles de la beauté de ton lac ! — Ah oui, parlons de la beauté, puisque ma vie tire sa loi d'elle, puisque tout pour mon esprit prend l'aspect de la beauté, le savoir, l'amour, la morale même, puisque tout en moi a pour but la beauté... Or, tant de fois j'ai trouvé ton lac incolore sous un brouillard incolore, et ton paysage pareil à un triste camaïeu, finissait à sa rive —

— ... C'est vrai que nous avons bien du brouillard par les journées d'hiver ; mais as-tu vu, lorsque la brume s'éclaircit, les montagnes apparaître comme une vision de l'autre monde, de l'au delà — Cette vue céleste me console de bien des choses...

— Ce qu'il me faut à moi, c'est un large horizon terrestre, où les champs, les arbres, les maisons, la vie se déroule aussi loin que mes yeux peuvent porter — Je ne veux pas d'un horizon borné, fût ce par une vision céleste... Et aux beaux jours même, je te l'avoue, l'eau transparente / pâle / et immobile de ton lac me paraît morte, sous son voile bleu, à moi qui ai contemplé le mouvement sonore et les remous profonds de la mer... La beauté peut elle être sans la couleur, sans la chaleur, le mouvement et l'expression ?.. C'est pourquoi la poésie et la peinture que tu as inspirées, ont été timides et incolores et comme figées loin de la vie — Ta pâleur et ta mollesse se reflètent dans les œuvres de tes enfants, qui ne sont que d'éternelles berceuses —

— Mon fils, j'entends dans tes paroles la rhétorique étrangère — Tu parles de moi comme il ne convient pas, et tu ne me connais pas ! Parce que mon lac est calme à la surface, tu ignores qu'il est aussi profond que l'âme de mes jeunes filles — Mes coteaux sont ronds, comme doit être un honnête homme, et tu n'as pas remarqué de quel robuste effort ils se soulèvent, parfois si brusque et violent qu'ils dominent presque à pic le lac — As-tu vu souvent, ailleurs, un élan qui, modéré qu'il est, soit aussi vif et soutenu que celui de mes alpes ? Tu n'as donc pas senti avec quelle puissance le Gros de Vaud, dans sa douceur, est modelé par cette molasse partout recouverte qui forme son sol et dont certains de mes fils osent médire ? Tu n'as pas goûté l'esthétique (je parle comme toi) de mes marais et des lignes harmonieuses avec lesquelles, dans le Jura, j'aborde la terre de France ? Tu m'accuses de mollesse ! Et la nerveuse âpreté de mes vigneron, et la rudesse brutale de mes paysans ! Est ce à moi la faute, si des prêcheurs, des pédants ou des demi-artistes ont amolli cette dure veine ? Fais mieux qu'eux !..

Ose, là où ils n'ont pas osé. Trop souvent ils ont manqué de courage ! Ah oui, ma nature est couverte et cachée — De ce qui agite l'intérieur il apparaît peu à la surface. Mais les drames contenus ne sont pas les moins terribles, ni les moins beaux — Quelle serait la vertu de l'art, dont tu te réclames, si ce n'est de forer les cœurs et d'en faire jaillir la nappe vive qu'ils compriment. Si tu ignores le secret de descendre dans les âmes, ne viens pas me parler de consécration à la beauté !

— Tu me révéles, ô mon Pays, des choses que j'ai parfois devinées confusément, de fortes et graves réalités, dont le sens ne m'est point étranger... Oui, cette vie intérieure dont tu parles, m'émeut avec intensité, et je suis moi-même un de ses fervents... Oui, je reconnais que tu as de profondes richesses encore mal exploitées... Et pourtant... il y a toujours en toi des choses qui me repoussent. Ta gravité confine à la lourdeur et à la tristesse germaniques ; une absence de franchise et d'expression me repousse ; le manque d'élégance me blesse ; les sens sont mal satisfaits dans ton sévère pays... Ah ! je nourris encore d'autres désirs, d'autres besoins...

— Tristesse ! Tu oublies, ou plutôt tu ne connais pas la verve ironique de mes paysans, qui ne les quitte pas même dans les moments les plus solennels, et qui a un tour si original ! Mais tout ce qui existe de littérature populaire dans ce pays, a cet accent sérieusement comique, je veux bien, comique tout de même. Il n'y en a pas de plus foncièrement propre à mon peuple. Ah ! il n'est pas facile à saisir, comme tout ce qui est vraiment original !

Et puis après ? Et puis quoi ?.. Des besoins, des désirs !.. Imaginations de nouveau, chansons que tout ça ! Commencement de détraque. Il ne faut pas avoir les yeux plus gros que le ventre ! Assez raisonné ! Et pour finir, écoute bien : tu es mon fils ; il ne peut rien y avoir en toi, qui ne te vienne de moi, que tu t'en rendes compte ou non. Par conséquent tout ce qui est vrai, sincère en toi trouvera satisfaction et développement ici. Ce sera pour toi le calme et le bonheur, après lesquels tu as couru j. à présent sans les trouver — Assez d'inquiétudes, assez d'aventures !¹

Je connais un autre bonheur, féminin et tendre ; je connais des sens qui enveloppent mes sens et les font vibrer en vibrant avec eux ; je connais un esprit dans lequel mon esprit se plonge et se

¹ Ce texte « Mon Pays me parle » a été publié dans *Etudes de Lettres*, « Du Côté des Cahiers vaudois », avril-juin 1964 (Série II, tome 7, N° 2), pp. 75-78.

rafraîchit, sur lequel il se penche et qui lui rend son image fidèle et profonde ; je connais un cœur qui répond au mien — Et c'est pourquoi je t'aime, Minou ! Et ta voix m'enchanté et me bouleverse — O ta voix triste et tendre !

« Rien ni personne ne me consolera de ton départ — Etait il nécessaire de me faire tant de peine, dis ? Comme tu es bon et méchant ! Mais comme je t'aime aussi !

Maintenant je suis bien sûre de t'aimer au delà de toutes choses possibles et impossibles — Tu es complètement en moi.

Quelle grande et triste chose que d'aimer, mon amour, mon pauvre cher amour ! Tes yeux de rêves, ton cœur si indocile, ton imagination capricieuse et folle, ton esprit positif et ta volonté dure font de toi un être décevant et impossible à saisir — Je ressens tout ce qui passe en toi, je comprends toutes tes pensées, et j'en suis lasse à mourir... Si je te sentais calme et tranquille, je serais si heureuse !.. »

Oh ! qui m'a jamais peint ainsi ? Qui m'a jamais compris si complètement ? Qui m'a jamais aimé si tendrement ?

A côté de toi je ne fais qu'ânonner un stupide langage intelligent, tandis que de tes lèvres s'échappe à chaque instant le chant rythmé du cœur ou le gazouillement délicieux de la fantaisie —

Si tu restais toujours près de moi, ne me rendrais-tu pas cette expansion, cette gaité inconséquente, ces folles contradictions qui sont la broderie précieuse, les arabesques d'or et de soie du tissu de la vie — La trame, la trame solide et grise, je te la donnerais, moi — Les dessins de ton aiguille capricieuse ne s'effileraient plus, ils ne se déferaient plus tristement sous tes doigts ; ce qui te fait pleurer ; tu broderais enfin tranquille et heureuse, ma petite brodeuse si souvent déçue ; et moi je verrais s'orner ma vie, et mon art, qui la reflète, s'illuminer...

La montagne est toute blanche ; les sapins ploient leurs bras sous la neige ; le ciel regarde avec des (grands) yeux bleus écarquillés. Arbres de Noël, gâteaux (de confiserie) glacés avec des fruits confits dessus !.. Fêtes de ma petite enfance, souvenirs frais et silencieux !..

Plus haut ! Une force me pousse vers les hautes pentes et les gorges solitaires, par les sentiers à peine frayés, où l'on monte avec peine / où la marche est rude / — Dans le paysage qui change / se transforme / je ne suis plus un enfant, j'ai l'âge des marches

aux sommets par les rudes sentiers — L'hiver, non pas le printemps, est la (candide) adolescence recueillie de la nature, qui meurt aux derniers jours de l'automne, par les couchants rouges, avec les dernières envolées de feuilles... Hiver, silencieuses préparations, secrètes montées de la sève ! Dix huit ans ! jeunesse candide et froide, où le sûr silence du cœur vole l'imagination inquiète et hardie ! Dans un pareil paysage je me vois tel que j'étais alors — Subtils et merveilleux aspects ! Ni lignes, ni couleurs ; la neige efface tout ! La neige couvre toute réalité — Les pentes fuient, brillantes, en bas, en haut... Les côteaux se modèlent si délicatement qu'il n'y a qu'un corps de femme qui soit plus beau... Et des rayons vont errant, mettant / faisant glisser / sur le paysage un éclat doux / des lueurs mates / d'argenterie... Spectacle abstrait et imaginaire !.. L'esprit agile, l'esprit avide s'élance vers tous les points du vaste pays, auprès et au loin, dans la gorge secrète, (fourrée) velue de sapins, sur le promontoire puissant ; il plonge dans la profondeur ; il se repose sur la vallée où se massent les chalets ; il s'envole aux sommets ; il laisse tomber sur la plaine lointaine, qui festonne (découpe / dessine) son blanc rivage ; il plane au dessus du lac pareil à la / une / jacinthe, il atteint aux montagnes extrêmes ! Aspect philosophique de mon pays !.. Mais comme si on avait tiré du canon sur toutes les collines à la fois, des nuées montent, elles flottent, elles enveloppent tout... La neige luit, claire dans le brouillard clair... Il s'illumine peu à peu, et des vues s'ouvrent qui semblent très lointaines, des perspectives apparaissent, prodigieuses, aux yeux / regards / leurrés de l'adolescent... Des sommets fantastiques se précisent au dessus de la tempête silencieuse du brouillard. Vision sublime ; la terre touche au ciel ! Et par quelle (cime) ligne de beauté !.. Jeu décevant — A peine les yeux ont-ils contemplé ces divins sommets, des nuages les voilent — C'est la plaine maintenant qui se découvre ; très bas, tout petits paraissent au regard du jeune conquérant les travaux et les habitations des hommes... Il se sent plein d'orgueil, à les considérer d'un si haut point de vue et bien plutôt un chalet assis solitaire sur la pente élevée l'émeut — Il dit : Cela, c'est bien ! Son imagination s'exalte... Il croit, tant les aspects changent, qu'un magicien invisible est debout à côté de lui, qui dirige cette féerie — Le ciel se crève au dessus de sa tête ; des rayons pleuvent autour de lui — Dans la neige éblouissante (qui réverbère), il ne voit pas où posent ses pieds, mais il est au dessus des nuages... Il ne voit plus rien ; les ténèbres éblouissantes (lumineuses) l'enveloppent de nouveau... O jouet d'une merveilleuse fantasmagorie, ô jeunesse candide et

ardente !.. Je me souviens de la blanche et lumineuse vision du monde... Le printemps soudain fondra / fera fondre / le spectre pâle — Quels ruissellements alors, quels effondrements où il semblera que tout s'écroule ; et le monde aperçu enfin sous sa vraie couleur, dans sa vraie petitesse, et la beauté de la première floraison !.. L'hiver crée un tel magique paysage !¹

Trois tentations du malin : vanité, curiosité, volupté... Elles m'ont attaqué à trois moments de ma vie ; elles m'ont mis trois fois devant une grande décision... Mais elles se représentent, hélas, à chaque instant, ss de nouvelles formes, bien loin d'être vaincues pour toujours, ensemble, séparément... Et j'ai toujours à lutter c. elles² —

Pascal : « Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent — Heureux ceux qui, étant sur les fleuves non pas plongés ni entraînés, mais immobiles, tout affermis, non pas debout, mais assis dans une assiette basse et sûre, d'où ils ne se relèvent pas avant la lumière ; mais après s'y être reposés en paix, tendent la main à celui qui doit les élever... »

Trilogie

(J'en ai eu la vision, entière, dans cette nuit du 11 au 12 février 1904, en écoutant retomber les vagues du lac, le vent ayant enfin fait silence — Je prie Dieu qui m'a donné de l'imaginer, qu'il me donne aussi de l'exécuter, afin que je ne sois pas confus pour l'éternité — Amen —)

Premier drame —

Le Moyen-âge —

Othon de Grandson : amour, aventures, duel et mort —

Hugues de Palézieux : les Zähringen et les allemands refoulés —

Hugues prépare l'entrée en scène du Comte Pierre de Savoie —

¹ Cette expérience de la montagne n'est pas sans rappeler celle que fit le jeune Senancour aux Dents du Midi.

² Le thème de la concupiscence, fréquent chez la plupart des intimistes, allant ici de pair avec les appels incessants à l'humilité, révèle l'une des contradictions centrales de Chavannes entre l'art qui assouvit un besoin de domination et le christianisme qui exige l'acceptation d'un autre « ordre » de grandeur.

Querelles, dépenses et appauvrissement des seigneurs — Les moines s'engraissent — Le paysan, Jean-Pierre, corvéable à merci, dépouillé par tous, vendu et revendu... La justice à l'usage des seigneurs... Dans une abbaye, après longues disputes et guerres, un accord entre seigneurs devant l'abbé : paysans vendus... tous dépouillés par les moines, au nom du ciel — Pèlerins, lépreux... Bourgeoisie en formation : un boucher, un marchand...

Devant tous représentat. d'un mystère de la Nativité, bergers et mages — Les prêtres, l'abbé en latin introduisent et commentent : ... Salvum fac populum tuum, Domine... Miserere nostri... In te, Domine, sperari, non confundar in aeternum... Te adoremus omnipotens, tibi canimus... Le peuple : Ave Maria... et in hora mortis nostrae..., se répand des observations naïves... fait des vœux et des dons au monastère...

Othon tué, Hugues ruiné... Il a voulu monter trop haut, il s'est rompu le col —

Violence, injustice, insécurité, ignorance, illogique
Ni logique, ni savoir, ni justice (du moins à notre sens), et pourtant
toute le nécessaire : vie, foi, art, doux bonheur, etc.

Second drame

La Réforme —

Première scène : après la bataille de Morat — Les Suisses pillent... Jean-Pierre foulé par tous... Le duc de Savoie impuissant ou négligent à le protéger, déchu de ce fait... Schinner (?)

A Genève : Philibert Berthelier et l'évêque, au centre *Bonnivard*,
— Calvin — Une fête au village —

Les Bernois... *Bonnivard* délivré — Réforme et impôts, Jean-Pierre paie encore...

(Chroniques de *Bonnivard*, Jeanne de Jussie, P. de Pierrefleur —)

Troisième Drame

La Révolution —

Les Bernois déchus à leur tour ; sort de Jean-Pierre, brigands...
La grasse métairie...

Laharpe, Monod, Muret...

La noblesse, Rovéréa, etc.

Le CC à Berne, l'avoyer Steiger — Fête de la liberté —

Les Français, la bataille et la prise de Berne — Scène dans un chalet du Valais : la vieille Suisse et la jeune Suisse en présence ; les Lémans ; bataille —

Les Bourla-papey ; Jean Pierre a enfin sa journée ; anarchisme... Contre révolution : ttes ces forces du passé conjurées : LLEE., la féodalité — Discrimen — Le peuple : continuer la révolution ! « De révolte en révolte... » (Vinet)

Le duché de Bourgogne

Les anciens royaumes de Bourgogne, le duché de Bourgogne — Flandres...

— Quand je serai vieux ! !¹

[...]

Il faut savoir être injuste —

... Ou bien cette parole était vraiment pensée, et alors toute cette tendresse de cœur, toute cette sollicitude ne sont que de la grimace, — ou bien c'était une parole imprudente... On l'excuserait à vingt ans, à vingt cinq ans ; mais à quoi sert d'avoir eu l'âme éprouvée par tant et tant d'années ? — Hélas, nous restons, même à 95 ans, au fond des enfants.² — Je veux bien ; mais qu'on ne me parle plus alors de respect aveugle devant la vieillesse. —

(*Lisy Feltow*)

La Vérité... Je ne me départirai pas de la vérité ! J'en ai tourné la pointe assez souvent contre moi-même, pour avoir le droit de la tourner qqfois contre les autres...

— La Vérité, elle est ici !..

— Elle est là aussi, et tu ne l'y as jamais vue !..

Un pasteur dans *Lisy Feltow* (un peu toqué, qui ne sait pas se diriger lui-même)

¹ Adjonction lors d'une relecture.

² Chavannes cite à Ramuz ce mot que Charles-Louis Philippe lui avait dit une fois : « Pour soi on reste toujours enfant » (lettre à C.-F. Ramuz du 5 avril 1910).

« — C'est vers le *Moyen Age* énorme et délicat
 Qu'il faudrait que mon cœur en panne naviguât,
 Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste...

.....

Quel temps ! Oui, que mon cœur naufragé rembarquât
 Pour toute cette force ardente, souple, artiste !.. »

L'ignorance, l'injustice, la misère, le péché, la maladie, ils acceptaient tout ; et nous, nous révoltons contre tout ! Il y avait un sentiment aussi profond et humain dans leur soumission que dans notre révolte — Et même plus humain !..

Révélation, joie, illumination de mon esprit ! J'ai connu la joie de celui qui trouve la vérité... J'ai trouvé *ma* vérité — Vers quoi mon esprit tendait, il l'a saisi... Ma tradition, je la touche, je la suis des doigts, je sais ce qui l'a interrompue et où ses fils se renouent dans l'ombre ; je sais où se trouve mon idéal de beauté et où gît la forme de mon esprit — Ce modèle d'art qu'il réclamait, qu'il cherchait à tâtons, avec angoisse, il l'a découvert !..

Je savais que c'était en France seulement qu'il pouvait se trouver, et j'étais rebuté par son XVI^e s. romanisant, par son XVII^e classique, par son XVIII^e aristocratique et faussement antique (!?)¹, par son XIX^e révolutionnaire... Shakespeare, Calderon, m'apparaissaient plus proches, quoique anglais, espagnol... et je ne comprenais pas d'où ils venaient, où ils me guidaient... Au grand Moyen-âge, au XIII^e, au XIV^e, au XV^e s. français !

Là est ma vérité, là est notre vérité !

... Depuis longtemps je le pressentais... Le pendant des églises romanes, des cathédrales... l'équivalent des tapisseries, des miniatures, des sculptures sur pierre et sur bois ! Non pas l'horrible moyen-âge romantique, oripeaux et pittoresque ; mais le vrai, le naturaliste / réaliste /, souple et ardent moyen-âge... Ce qu'on nous en disait aux écoles ! !.. pas artiste : l'époque la plus artiste après le siècle de Périclès !.. où tout était art. — « Il y a déjà de l'éloquence ; c'est presque Molière. » ! !² Je comprends que nous ne voyions pas sa grandeur.

¹ Points d'exclamation et d'interrogation ironiques ajoutés au crayon par la suite.

² La distance était marquée non seulement par la dérision mais par la violence grossière d'un « Merde » biffé une fois la phrase terminée.

Art pur, avant l'éloquence, avant la raison, avant les règles !.. Art qui pousse, verdoie et fleurit c. la plante... piétiné par la Renaissance brutale... La Renaissance perpétuée par les professeurs, pédants, cuistres de toutes guises. Cicéron, nom odieux ! Et qu'avons nous a faire avec Racine ? La beauté, ils *définissent* la beauté ! !... On sait Boileau, honte d'une littérature, et on ne sait pas Rutebœuf ! Rutebœuf, Villon, Verlaine ! Les trois grands poètes ; j'ai vu le dernier des yeux de ma chair !..

Et spécialement le moyen âge de Bourgogne, Lorraine et Flandres — Voilà notre patrie — Rétablir l'ancienne frontière : l'Allemagne d'un côté, Bourgogne de l'autre...

Nous y revenons, instinctivement, inconsciemment, chaque fois que nous sommes originaux : Juste Olivier — Notre tradition populaire (représentat. pop.), nos conteurs populaires en découlent directement — C'est le fil qu'il faut garder dans la main...

La Renaissance a brisé le fût encore frêle de nos arts ; un seul y a échappé, la musique, et c'est pour cela qu'elle est le plus grand

Si l'art allemand est plus fort, c'est qu'il a moins rompu avec son moyen âge, ou plus vite renoué... Mais le nôtre est tellement plus beau, plus riche !..

Ils disent qu'ils trouvent l'humanité dans l'antique¹ ; mais il y a dans le moyen âge une humanité aussi profonde, différente, et qui [est] la nôtre —

Et j'y suis venu de la façon la plus excellente, en interrogeant l'histoire de mon pays et sa tradition. Où est notre époque artistique ? La cathédrale, St Sulpice, Romainmotier, La Lance répondent : le moyen âge, l'époque gothique... Et les tapisseries, et en Bourgogne propre !.. Et simplement une fenêtre à meneaux à une vieille maison, l'ogive d'une porte...

La Renaissance n'a pas existé pour notre pays campagnard et écrasé sous le joug étranger... Le XVIII^e siècle, oui ! Voltaire, Rousseau...

Lisy Feltow

— Es-tu si malheureuse ? Ta poitrine se gonfle ; tu as pris un éclat... tu deviens d'une beauté merveilleuse

— Je t'adore —

¹ Allusion, peut-être, aux Parnassiens.

La Renaissance a apporté : la rhétorique / dialectique /, la logique, l'idée de droit,

où il y avait auparavant : la musique, (le sentiment), l'inspiration, la force balancée par la charité —

Lectures

Ce qui tombe parmi les épines : ceux qui ont entendu la parole ; mais qui la laissent étouffer par les inquiétudes, les richesses ou les voluptés, *en sorte qu'ils ne portent point de fruit qui vienne à maturité.*

...

Il n'y a rien de caché qui ne doive être manifesté —

De la musique avant toutes choses !..

De la musique encore et toujours !..

Il ne se fait pas de bile ; sa gaillarde qui vient le voir tous les jours !..

Quand on aime, c'est pas comme quand on aime pas —

— Je suis laide, pourtant je me suis mariée !

— Avec un manœuvre —

— Y vous suffirait pas, à vous !

La méthode Raspail, la méthode Dubois... l'eau de quadruple, la pommade du bossu...

— Si ça ne me fait pas de bien, ça ne me fera pas de mal... J'y ai grande confiance —

(Le mari) Si j'avais su, j'aurais bien fait encore un somme...

— Imbécile, tu en aurais pris une qui s'en serait fait faire par d'autres...

Penser qu'y en a qui pleurent pour en avoir ! Ah ! les chameaux de gosses ! Y vaut mieux élever des cochons —

— L'amour, je l'ai au cul !

— Quand tu viens m'emmerder comme ça (me caresser), c'est que tu es soûl !

— Il en avait une pistache !

— C'était forcé !..

— J'en ai t y, de la distraction ? J'en ai t y, du plaisir ?..

Alors c'est pour tout la même chose : y a que des machines !..
Y a que des machines !.. pour couper les bras à l'ouvrier !

Deux gosses ensemble ! Ils font des gosses !

C'est trop malheureux, les femmes ! Les hommes eux ils ne rapportent jamais que les deux oreilles !..

Comme on dit, il suffit d'un coup pour tuer le loup —

Ce n'est pas dans la niche des chiens qu'on trouve des os à ronger —

— C'est malheureux tt de même... Quel malheur qu'il y ait de pareilles gens dans le monde !.. — Ou bien se résigner à recevoir un mauvais coup !.. Il la tuera —

(La résignation dans le peuple !)

Un homme n'est jamais aussi malheureux qu'une femme ! Ce n'est plus la même chose !..

vivement... sensément... de ce moment...

— Tu coucheras ce soir à l'auberge du cul tourné...

(de son mari) Qu'est ce qu'il aurait pris ?.. D'abord se laisser battre, c'est bon pour les feignantes ! Une femme qui travaille... Il ne me nourrit pas, n'est ce pas ? Alors, nous ne sommes pus au temps de l'esclavage... C'est assez de leur servir de paille, sans encore se laisser battre !.. Le mien, il a attendu huit ans avant de me fich' une gifle, et il n'a pas recommencé !.. Il dit lui-même : ça ne me réussit pas... Et c'était pour le gosse, naturellement... les sacrés gosses !..

He was a philosopher, and philosophers never mind anything —

Sur les lettres de Beethoven : Ex homine artes — ¹

¹ Fin du premier cahier.

Pully, mars 1904

Mais je ne suis pas seulement un enfant de mon pays ; j'ai un tempérament personnel, des sens propres, et j'ai le droit de chercher sur la terre entière, et jusque dans le monde des étoiles — des spectacles qui satisfassent mes sens, un art qui réponde à mon tempérament —

Nous devons rester, nous autres vaudois, tout près de la nature, dans la nature — Elle nous enveloppe trop, pour ne pas être ici souveraine — ! !¹

C'est une des raisons pour lesquelles le naturalisme du M. A. nous est une forme congruente —

Il faut remonter haut pour trouver, en français, une littérature à la fois artiste et populaire ; on la retrouve enfin une fois dépassée la Renaissance...

Notre veine y remonte naturellement — Nos contes populaires, osés et crûs, sont des fableaux ; nos représentations dramatiques, nos légendes...

Lire

le livre de Mâle sur l'art du moyen-âge —

les Fioretti —

Job, dans la trad. de Renan —

Symphonie en mineur —

Allegro — Andante — Scherzo et Finale —

En inscrivant le titre de sa pièce, l'auteur a voulu marquer son intention artistique — Dès la Renaissance, on a / des législateurs ont / imposé des règles à la beauté — La musique seule, dont l'antiquité n'avait laissé aucun modèle, n'eut d'autres lois que celles que font à chaque artiste son tempérament, à chaque œuvre le ton et

¹ Exclamation ajoutée au crayon.

le rythme dans lesquels elle fut conçue — A quoi sans doute elle doit d'être le plus grand des arts modernes — Il était naturel que, voulant affranchir le théâtre (I) ¹ on ait pris exemple des formes de la musique ² — Si le public, comme l'auteur, s'était occupé surtout de / intéressé à / la recherche artistique, cette pièce n'eut pas soulevé la tempête (I) — dans un verre d'eau — qu'elle a soulevée — Les passions, les caractères, les mœurs, éléments de l'œuvre dramatique, s'y heurtent et s'y enchaînent comme les accords et les dissonances dans l'œuvre musicale — A bien prendre les choses, on n'est pas en droit de critiquer la vision qu'un artiste a du monde — Elle tient à son tempérament et des circonstances dont il n'est pas responsable — On ne peut discuter utilement que l'œuvre artistique — C'est ce que l'auteur voudrait qu'on fît pour cette pièce —

Entendu le Quatuor Tchèque jouer le Quatuor op. 131, le XIV^e, de Beethoven —

Relu une partie de mon journal — Cela est bon, se ressaisir, communier avec le plus vrai de soi... prendre le sens de la continuité...

En somme ces *Révélations* je les résume :

— chercher un modèle dans l'art français ancien —

— de la musique avant toutes choses ; un principe de composition purement artistique, musical, (arrière les idées I) Je peux dire que pour la première fois j'atteins ³ au sentiment de la forme artistique, du style...

— arrière la sentimentalité (qui n'est que sensualité dégénérée, contremarque des sens) — Sens (avec toutes leurs finesses), volonté, bonté... Beethoven : Künstler sind feurig ; die weinen nicht I — Joie I but à atteindre.

— en morale aussi, arrière la sentimentalité, pour laisser toute place et tout droit à la force et à la bonté I La justice s'entend de deux manières — Là aussi s'inspirer du moyen-âge, qui ignorant les

¹ Exclamations ajoutées au crayon par la suite.

² Au lieu du « on » qui dépersonnalise, Chavannes avait d'abord écrit « Il était naturel que je me sois [mis à chercher] un exemple dans la musique ».

³ Lecture douteuse.

idées abstraites et générales, la raison, était en tout particulier, réaliste... Si idéaliste d'autre part, là où il faut l.. Réaliste, bien différent de matérialiste !

A bas l'intelligence ! — à bas !

Produire, aimer — La joie de produire et la joie d'aimer — Mon Dieu, ces deux joies — pas les autres, mais ces deux joies là !

Des rêves — j'en ai fait, des rêves l.. Mais deux planent sur tous les autres, plus ardents, qui chassent les autres à grands coups d'ailes, — d'art et d'amour —

Beethoven : « Si je pouvais exprimer mes pensées sur ma maladie par des signes aussi certains que mes pensées en musique, je me serais depuis longtemps tiré d'affaire » —

Un rêve... Nous étions dans une salle de mariage, assis dans de vieux bancs de bois... La fiancée, qui était la fiancée de mon fils / d'un autre — c'était un autre qui se mariait / mais mon fils et moi nous avons peu de différence d'âge, me disait à l'oreille que si volontiers elle m'aurait épousé, moi, plus volontiers... qu'au fond c'était moi qu'elle aimait... Je regardais par la fenêtre ouverte le paysage — nous aurions été follement heureux ! — c'était un paysage de montagnes et un grand lac formait une pente de la montagne ; je demandais à L'Hardy comment il était possible qu'un lac formât une pente... C'eût été un tel vaste bonheur ! — Peut être était ce un lac d'ombre, l'ombre d'un très grand nuage... Et dans le silence profond, — car l'officier qui devait les marier n'était pas encore entré, et on l'attendait en silence, — et le chuchotement de la voix à mon cœur était très léger, — dans le grand silence on entendait la faux d'un faucheur, qui fauchait au pied de la montagne si loin qu'on ne le voyait pas, mais le bruit montait, net et clair, entrait dans la salle aux bancs de bois, — et avec sa faux il faisait une sorte de chant ou des signaux rythmés... Et je me réveillai avec l'émotion angoissée qu'il fallait dire à cette femme de feindre un malaise, pour qu'on l'emportât, — et qu'il fallait le lui dire vite, vite...

Exemples du style musical : Le monologue d'Adam après le péché, dans la représentation d'Adam, le monologue de Berthe dans la forêt, dans le miracle de Berthe aux grands pieds, — dans Rutebœuf, dans Verlaine...

« J'ai eu dans ma vie, commencée si jeune, de grandes amitiés, — si grandes, vois-tu, Minou, que je croyais tenir le monde dans ma main... Mon amour m'a rendue si petite, si petite, que j'espère bien trouver sur toute la grande terre un petit paradis pour une petite créature comme moi... »

Eternel, tu as fait remonter mon âme du sépulcre, tu m'as rendu la vie, afin que je ne descendisse pas dans la fosse...

... Eternel, j'ai crié à toi ; j'ai présenté ma supplication à l'Eternel : Quel profit dans mon sang répandu ? Si je descends dans la fosse, la poudre te célébrera-t-elle ? Annoncera-t-elle ta vérité ?

Si ma sensibilité m'induit habituellement en tristesse et amertume, dans l'ordre intellectuel je suis ardemment optimiste — Ce n'est là qu'une de mes contradictions — ¹

La belle grossièreté (harmonieuse) de l'église de Romainmôtier et du tombeau de La Sarraz — L'art rustre des fableaux —

Le sentiment est forcément injuste —

Vu *Almanach populaire*, ou *Calendrier*, avec figures sur bois
(Voir p. ex. Gaz. des B. A. 1901, 2^e sem. p. 246)

... Tout ce qui est antérieur, et supérieur, à la logique, à l'analyse, à la rhétorique, au ratiocinement des mots, tout ce qui en un mot est — n'est que — musique !

Pour le rythme, le mouvement — il faut arriver à écrire vite (du moins à récrire, fût ce pour la septième et la septantième fois), à griffonner, comme sont griffonnés les billets de Beethoven —

O Dieu, donne-moi la simplicité d'esprit et la paix du cœur, et donne-moi la vraie vie — Par Jésus-Christ —

¹ Paragraphe biffé entièrement par un trait d'encre ondulé. Pourquoi ?

Poésie populaire de l'Asie centrale

pub. par Sven Hedin —

Les Esprits t'ont fait plus beau que tous les hommes —

Lorsque tu revenais à ta cabane, si j'avais eu des ailes j'aurais volé vers toi comme une oie femelle, j'aurais crié comme une oie —

Tu ignores qu'une année entière je t'ai attendu, soutenue par l'espoir de ton retour, et pendant ce temps je n'ai aimé personne autre que toi — Depuis aussi longtemps je t'attends, priant tous ceux qui vont vers ta cabane de te porter dix bonjours, à toi la moitié de moi-même —

Tu reçois tous ceux qui passent devant ta cabane, tu chantes pour eux, et je ne suis pas là pour t'entendre —

Tes pieds sont donc attachés au sol, que tu ne sois pas venu me retrouver —

Puisque tu ne veux pas de moi, laisse moi être ton humble servante —

Toutes les femmes me conseillent d'aller te trouver —

Une année durant, à cause de toi, je n'ai pas pu sourire, car de vrai tu m'as menti !

Une année durant je n'ai eu aucune joie et de mes yeux les larmes ont coulé comme des fleuves —

Dieu n'a pas permis que nous fussions amis —

Tes sourcils et tes yeux sont les plus beaux qui soient au monde —

... Lorsque tu es deshabillée, tu es comme un ver luisant... Triste je suis de ne pas t'avoir prise avec moi, ma chère petite amie... Ta poitrine est blanche comme une lampe allumée, lorsque tu entrouvres ton vêtement... Tu ondules comme les plumes du cou de l'oiseau... Je voudrais passer la nuit sur ton sein ; le soir, lorsque tu dances, au son des instruments, les rubans voltigent autour de toi...

La justice du moyen âge était l'application / l'exécution / humaine de la justice de Dieu ; la justice moderne est la protestation humaine contre l'injustice de Dieu — I¹

¹ Point d'exclamation ajouté au crayon.

Un calembour dont chacun prend ce qu'il veut. (Verlaine)

« ... en France au XVII^e et au XVIII^e siècle, époque où le sentiment et la science de la versification furent oblitérés et perdus... »
(Th. de Banville, *Traité de versif.*) |||¹

Retrancher, retrancher sans faiblesse tout ce qui est *de curiosité*.
Vaincue l'anxiété de la maladie (si jamais je peux la vaincre, sera ce jamais ?), surmontée la détresse morale (si je peux la surmonter), jamais je n'aurai été mieux apte, intellectuellement, artistement, à faire une œuvre... *Il faut espérer !*

Des magnolias, des gloxinias, des cèdres, des chênes verts...
Moi, je rêve d'un jardin au bout duquel deux peupliers frissonneraient et s'inclineraient doucement, je rêve d'une allée de cerisiers et d'un verger de pommiers, de l'ombre d'un ormeau près de la maison, et parmi les herbes et près de la fontaine, les douces, frêles, un peu pales, si délicates fleurs de France, les pavots, les giroflées, les gueules-de-loup et les pieds-d'alouettes, les églantines blanches et les roses-de-tous-les-mois, les grands iris violets et les lys jaunes... et les feuillages aux rustiques et fraîches odeurs, le romarin, la menthe et la verveine et la petite marjolaine...

Hélas, il y a des choses qu'une vie d'homme ne saurait créer, un jardin, pour que les troncs s'épaississent, les ombres s'étendent, il y faut la suite des générations... Malédiction sur ceux qui ont brisé la continuité ; ils ont fait une rupture qui nous déchire et que nous sommes impuissants à réparer...

haies de troènes, de cytises, de noisetiers —
... jasmins & œillets...

Je crois à la vie (c'est pourquoi je ne crois pas à la vie éternelle) — Pour qui peut et qui sait la sentir (hélas pour les autres !) la vie est trop belle pour qu'il y en ait une autre... J'ai traversé le paradis ce soir... Ces prés éclatants, ces arbres fleuris, cette brise fraîche qui balançait les couleurs et roulait les parfums... Cette terre enchantée c'est le ciel ; à qui le sens et les sens sont ouverts, la

¹ Points d'exclamation notés au crayon ultérieurement.

terre est encore le jardin d'Eden... Elle est plus belle que le jardin d'Eden ; plus qu'au jardin d'innocence les fleurs sont éclatantes, les parfums troublants et les sons émouvants sur la terre de douleur et de joie, sur la terre d'amour... Mon âme, que veux-tu davantage ?.. Je crois à la vie —

Dans les lettres de Flaubert : « L'ineptie consiste à vouloir conclure — »

Le fableau de la bourgeoise
Qui était belle et savoureuse,
Gaie, envoisie et amoureuse —
(Rec. gén. IV. 47)

... Dans le silence il semblait qu'on entendît le froissement métallique des étoiles trop nombreuses —

C'est quand la fleur commence à se faner que le pistil est le plus juteux —

Le moucheron a sur ses ailes un reflet du soleil...

Aujourd'hui que j'étais presque désespéré, j'ai vu un rosier en fleurs et deux petites filles de douze ou treize ans qui jouaient —

Rondel

Roi de beauté, créateur
de vraie joie et de vie,
qu'à bon droit on remercie
tire moi de la douleur,
ôte ma coupe de lie,
roi de beauté, créateur
de vraie joie et de vie.
Fais moi ton imitateur
et que je sois sans envie,
à mon tour, l'âme ravie,
roi de beauté, créateur
de vraie joie et de vie,
qu'à bon droit on remercie —

Autre rondel —

Mots, il convient vous aimer
d'amour toute sensuelle,
syllabes, douces voyelles,
et patiemment vous ouvrir
en de délicates dentelles,
mots, qu'il nous convient d'aimer
d'amour toute sensuelle,
pour, sans plus, être charmés
d'en tirer notes nouvelles, —
matière plus qu'autre belle,
mots qu'il nous convient d'aimer
d'amour toute sensuelle,
syllabes, douces voyelles —

Hôtel du Lac de Joux

juillet 1904

... Hier soir à dîner il y avait de la musique — Après avoir joué « Souvenir de Copenhague » et « Pluie de diamants, valse », l'orchestre Walkiria jouait « Lettre à Manon » — Dans la grande salle à manger les rayons du soleil couchant entrent à travers les rideaux ; des hommes et des femmes en toilette dînent. Moi, en tête à tête avec un géranium, en habit pour lui faire honneur, je mangeais du vacherin à la crème, après du canard, après des truites... Les garçons glissaient sur la pointe des pieds, l'orchestre faisait des pianissimos... Dieu, que c'était ridicule !.. Dieu, que c'était doux ! En mangeant du vacherin à la crème, en habit, en tête à tête avec mon géranium, est-ce que je pensais à ceux qui peinent, qui ont tout juste du pain — Oui, j'y pensais, — mais je pensais surtout à toi que mon cœur aime... Mon pauvre chéri là-bas, te faire partager cela !.. Il y a peu que le cœur ne me faut !.. Cette douceur, qui serait si douce à deux, est insupportable pour un cœur solitaire...

Le soir, dans la grande galerie — L'orchestre joue toujours... Les étrangers sont dans des fauteuils d'osier, dans des rocking-chairs... L'orchestre Walkiria joue « Valse poudrée »... La comtesse (qui a la main leste) est un peu plus rouge, et regarde ses bracelets sur son bras rond ; le comte n'est ni plus ni moins jaune que

d'habitude, et Sandro, dessiné par Caran d'Ache, avec une tête comme une bille, est juché sur une chaise, et veut parler haut... La dame anglaise obèse, si distinguée, enrichie de diamants (la même qui rit si bien aux histoires du docteur) chantonne en suivant la valse de la tête... Elle s'appelle Madame Duport ! !

Rondel

Pour mieux jouir de la vie,
En amoureux garçon
Je fais de simples chansons,
N'ayant en tout que l'envie
De mieux jouir de la vie
Et de l'avoir mieux sentie.
Je modèle mes tençons
Comme on baise, sans raisons,
Pour mieux jouir de la vie
En amoureux garçon —
Je fais de simples chansons —

Dans le train du lac de Joux, des soldats chantaient :

... Nous te donnerons...
Jeannette, un fils de prince,
Tralalala
De prince ou de baron —

[...]

(Sur la plus haute branche
Tralalala
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait —)

Les petites filles de la rue d'Etraz :

Nous sommes sept filles,
Toutes les sept à marier,
Nous sommes sept filles
(Toutes les sept jeun's et gentilles
ou bien : Et c'est moi la plus jolie... ?)

On prend qui voudra,
 J'aimerai toute la vie,
 On prend qui voudra,
 J'aimerai qui m'aimera —

Chansons de Savoie

Noël

.....

Vêtons nos gonnelles,
 Laissons nos chevreaux,
 Les vignes sont belles
 Tous les blés sont beaux (Et tous les blés beaux)...
 Des roses vermeilles
 Nous ferons chapeaux...
 Nouvelles nouvelles
 Au Noël nouveau —

Des roses vermeilles
 Nous ferons chapeaux —
 Les vignes sont belles
 Et tous les blés beaux...
 Pendrons aux oreilles
 De petits sonneaux...
 Nouvelles nouvelles
 Au Noël nouveau

...

Autre chanson

Vous nette nette n'êtes mie,
 Vous nette nette n'êtes pas...
 Vous êtes au front fleurie,
 Vous nette n'êtes mie,
 Vous êtes au front fleurie,
 Votre ¹ tombe bas...
 Vous nette nette n'êtes mie,
 Vous nette nette n'êtes pas —

¹ Mot illisible.

Hors la grande confrairie —
 Vous nette n'êtes mie —
 Hors la grande confrairie
 On ne vous mettra pas
 Vous nette etc...

Vous faites, à qui vous prie —
 Vous nette n'êtes mie —
 Vous faites, à qui vous prie,
 Danser le grand hélas —
 Vous nette etc...

Epigraphe

Pernicieux conseil de ton foin sec et chaud,¹
 O chalet, tu nous vis, elle et moi, joyeux hôtes,
 Etreints, puis étendus haletants côte à côte,
 Puis étreints de nouveau...
 Et ce jour-là nous ne montâmes pas plus haut —

Les Rasses, août 1904

« Tu as les paroles de la vie éternelle — »

« Va-t-en en paix ; ta foi t'a sauvé — » Et cet homme fut guéri —

Combien me faudra til de leçons ?.. Rudes leçons pourtant !

J'ai été impatient, inquiet, agité, dilettante ; il faut devenir patient, calme, laborieux —

« Vous qui êtes travaillés et chargés, venez à moi et je vous soulagerai — »

« Si vous faites cela, vous *vivrez* —

¹ Cette épigraphe est précédée d'une strophe d'essai, aux vers presque pareils sauf le premier :

Le conseil était doux de ton foin sec et chaud...

Ce matin, le ciel est de nouveau bleu, les arbres sont verts... Que le ciel est joli, que les arbres sont frais !.. La Nature !.. Ah ! je suis bien le fils de la Nature, de la Nature capricieuse, inconstante et inconsciente, éternellement charmante et éternellement cruelle...

Givrins, sept. 1904

« Que votre lumière luise devant les hommes — »

« Si ton œil est sain, tout ton corps sera éclairé — Mais si la lumière qui est en toi, n'est que ténèbres, combien grandes seront ces ténèbres ! »

[...]

L'amour de la terre, la terre de mon pays, forte et mouvementée... la terre que les générations d'hommes ont transformée, sur laquelle ils ont marché, qu'ils ont labourée, qu'ils se sont asservie, — et qui les a formés et possédés, la vaste campagne sur laquelle les hommes sont si petits / où les cimetières sont si petits / et qu'ils ne possèdent complètement que le jour où ils se couchent dedans... Ils ont la petite place qui leur revient...

La terre d'où tout sort et où tout rentre...

— Je l'ai tant aimée, cette terre... Je me coucherai volontiers dedans... (*La gd mère de Berthe*)

La grand'mère de Berthe, au fond pareille à sa petite fille — La terre, les fleurs, les animaux, les choses des sens... les espérances éternelles, bien mystérieux... il y a tant de nuages...

Lisy Feltow (drame)... [...] Indulgence s'oppose à la mère et au pasteur du commencement —

Hist. de M. Duf — Départ pour l'Amérique — Ne plus revoir même les lieux où ces choses se sont passées — Retour ¹ —

¹ Le thème du pays natal qui a marqué de contradictions irréductibles l'existence de Chavannes hante toute son œuvre. Il trouve son expression parfaite dans la nouvelle, *Bonheur de mourir* (publiée en 1915 par les *Cahiers vaudois*), dont voici le début :

« Il revenait donc ! Maintenant qu'il approchait, maintenant qu'à tous ces signes il était proche, pourquoi revenait-il ? Un tel immense voyage, à travers les

Pully, 30 déc.

Avec l'aide de Dieu !¹

Bourg la Reine

janvier 1905 à juillet (fin)

Rappelle toi le portail de Moissac — Ne sois pas timide en art —

Gorki (En Prison) :

« Oui, la vie ne sera ni juste ni belle, tant que les maîtres seront pervertis par leur puissance et les esclaves par l'asservissement... »

... Devant le jeune homme se plaçait la nécessité absolue du travail, d'un grand travail d'ouvrier qui épure la vie...

— En serai-je capable, se demanda-t-il en frémissant intérieurement — Et il comprit qu'il ne s'était pas posé la question comme il aurait dû le faire — Alors il se demanda avec plus de justesse :

Est-ce que je veux cela ? —

Lu Le Problème du Style, et L'Esthétique de la langue fr. de Remy de Gourmont, et les Poètes d'aujourd'hui —

Pully

août 1905 —

Enterrement du pasteur Gorgerat au chemin Neuf —

M. Doret père —

Cortège de la fête des vigneron, à Lutry, — bal, départ —

grandes eaux, à travers les grandes terres ; le jour, la nuit on roule, on voit une ville endormie, une ferme endormie entre ses quatre peupliers, et les bois aussi qui dorment comme des bêtes couchées sous la lune. Et l'impression d'être entraîné malgré lui, d'être une chose entraînée, emportée par quelle force, par quel vent qui s'est levé, et où, vers quel but mystérieux ? »

¹ Décision lourde de conséquences : apprentissage d'arboriculteur à Bourg-la-Reine, près de Paris, qui prépare son retour au pays : il va y faire construire sa maison et aménager son verger des *Prases*.

Ecrire une *farce* —

« Qui peut par son souci ajouter une coudée à sa taille ? Ne soyez donc point en souci... Ne soyez point en souci pour le lendemain ; à chaque jour suffit sa peine — »

Veillez, et priez —

Nul ne peut servir deux maîtres —

Cherchez et vous trouverez ; qui cherche trouve —

Celui qui veut sauver sa vie, la perdra, mais celui qui donne sa vie, la retrouvera —

Tous ceux qui me disent Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux, mais seulement celui qui *fait* la volonté de mon père qui est dans les cieux —

J'ai travaillé toute la nuit sans rien prendre ; toutefois sur ta parole je jeterai le filet —

On ne cueille pas des figues sur les épines —

Promenons-nous — dans les bois
Pendant que le loup — n'y est pas
Si le loup — y était
Il nous man — gerait —
Mais il n'y est pas
Il ne nous mangera pas.

Aglaë de Quartery, Aglaë de Preux, Isabelle d'Odét née de Chaignon, Charlotte — Henriette — Clorinde de St Hubert —

« — C'est triste de ne pouvoir pas tout donner — »

Prières pour le bétail

extraites d'un vieux cahier copié par le père de Jules Veillon, guide aux Plans de Frenières, (publ. par William Robert dans Schweiz. Archiv für Volkskunde I, 1897, qui dit : Les prières étaient tenues

en si grand honneur que ni la tempête ni la neige ne pouvaient empêcher le vacher d'aller les chanter chaque soir sur le point le plus élevé du pâturage —)

Pour garder les vaches de tomber dans le rocher :

Au nom du Père, du Fils et du St Esprit, amen —

A la garde de Dieu allez-vous en, et de monseigneur St Antoine et de monseigneur St Bernard ; qu'ils vous préservent de danger et dommage, aussi saines et allègres au retour comme vous y allez — Le bétail que j'ai en ma charge à Dieu soit recommandé, aussi comme monseigneur St Pierre, monseigneur St Paul recommandaient à Dieu leur femme et leur enfant, et que les bêtes que j'ai en ma charge soient aussi bien recommandées, au nom du Père, du Fils et du St Esprit — Amen —

Pour garder les vaches de tout :

Jésus !

Belles bêtes qui allez en champ,

Dieu qui va devant,

Dieu qui va après vous,

Sainte Hélène

vous promène,

Dieu ramène —

Je vous charme de maux de la main de Dieu. Que la male bête ne vous porte ni perte ni dommage, ni danger, ni à moi, ni à mon bétail qui m'appartienne —

Au nom du Père, du Fils et du St Esprit, amen —

Dans le même cahier, il y a

des remèdes pour les chevaux « qui ont la vue grasse », des secrets pour « faire demeurer un lare dans un bâtiment où il vole », et des formules contre « le male rencontre », et pour « ceux qui touchent » (qui jettent un sort).¹

¹ Cette transcription nous a rappelé certains « Textes » que Gustave Roud proposait chaque semaine aux lecteurs d'*Aujourd'hui*. Dans le numéro du 26 décembre 1929 il donne des extraits d'« un vieux registre des dîmes » « non pour le seul plaisir de transcrire ces beaux mots de *froment, seigle, orge, épeautre*, qui craquent sous la dent comme une croûte tiède encore, mais pour montrer une *suite* dans l'espace et le temps ». Dans celui du 16 janvier 1930 il traduit du patois une « Prière pour la tache des yeux » qu'il sent riche de valeur symbolique car « seuls,

Une mascarade

Un vieux de la vieille demandant la maison Grenier à un employé de chez Bonnard à tête de geai —

Le colonel-député au Cons. nat., au Grand Cons., au Cons. Com., au Cons. de paroisse, etc. Il a un grand sabre ss sa redingote —

Des moutons noirs qui sentent le suint, des troupeaux d'oies —

Une dame neurasthénique

Médecins en charpentiers, en peintres en bâtiments, en Je sais tout —

architectes & ingénieurs en bouchers & charcutiers —

Le vieux s'adresse à eux... « Ils sont tous fous. »

Etrangers, scène de cacophonie —

Le bourgeois de Lausanne avec sa hotte — Le col. y met une pierre —

Discours du colonel, progrès, progrès, paix, paix... Il tire son grand sabre pour la patrie... dévouement, abnégation.

Encore une pierre, le bourgeois s'écrase à terre —

Un monsieur distingué qui parle ttes les langues et a renseigné tt le monde ; il finit par prendre le porte-monnaie du vieux, tandis qu'il applaudit le col — « Il parle bien... »

Un agent de police en harnachement complet —

Un ouvrier de la commune —

Deux jeunes gens amoureux — (Le paysan les interpelle en patois : ... les amouairaux...)

L'école de la volupté

Lisy

sa mère

un pasteur

le jeune homme

un médecin

« J'ai placé la vertu dans la volupté, afin de la rendre plus délicate et plus aimable... » Rivarol —

ceux qui n'ont pas encore ou qui n'ont plus la tache, possèdent ce pouvoir miraculeux de rendre la vie aux choses en leur disant seulement leur nom ». Ou encore, dans le numéro du 6 mars 1930, il relève les textes d'« Engagement d'un valet et d'une servante » en 1818.

Le Déguisement amoureux —comédie pour enfants, avec danses

époque de Jean-Jacques — (Pour les costumes, tableaux de Drouais, Gaz. des Beaux Arts 1905) —

Deux petites filles, deux garçons — Une musette dans la coulisse —

La paysanne entrant dans tous ses atours : Suis-je, suis-je, suis-je belle ? — A til de la chance, mon gros Pierre !

Le vicomte philosophe & mélancolique —

La marquise gaie et vive, et sentimentale au fond —

La paysanne coquette —

Aglaé, la paysanne, Clorinde, la marquise, Colin, le paysan,

Un rêve : Une place dans une ville d'Italie, un jour de marché...
Le jeune homme jeune, imberbe & charmant, dont le métier est d'être calligraphe...

Lu les *Psychonévroses*, du Dr Dubois (décembre 1905) —

l'Education de la volonté, du Dr Lévy —

Ces livres m'ont appris à me mieux connaître, à démêler les démarches de mon esprit et ses secrètes trahisons — Ils m'ont fait entrevoir les routes obscures de l'automatisme et de la subconscience — J'ai aperçu les fuites de ma volonté, qu'il s'agit de boucher. ... Flaubert disait qu'il s'était guéri de ses hallucinations nerveuses 1^o en les étudiant scientif. càd. en tâchant de s'en rendre compte, 2^o par la force de sa volonté — (Corresp. III, p. 84) —

Le stoïcisme, qui supprime la douleur en la niant, est un acheminement vers la volupté —

Les moyens pratiques de parvenir à la maîtrise de soi —

19062 janvier —

J'ai relu ce Journal, afin de l'interroger sur mon talent —

Je me reconnais : une certaine puissance d'imagination visionnaire, que j'ai appliquée surtout à la vie intérieure.

— un don de construction (je bâtis trop souvent sur une idée abstraite) —

— une puissance d'émotion (dont il convient d'ailleurs que je me défie pour qu'elle ne tourne pas à la sentimentalité)

— une certaine verve, un peu abrupte et chaotique, qui peut donner au style du mouvement et même du rythme —

En somme, je peux avoir confiance — C'est moins le talent qui a manqué que l'homme —

J'ai manqué de travail, surtout de travail — La paresse est au fond de tous les défauts de mon esprit, jusqu'à sa promptitude —

Et le manque de patience et de calme a vicié jusqu'à mon travail — Cristallisation !..

J'ai manqué de foi — Il faut en art abonder dans son sens et élever ses défauts même à la hauteur de qualités —

J'ai manqué d'amour. Ma personnalité m'a caché le monde et la vie — J'ai pris tout avec passion (la passion ne prendrait elle pas chez les faibles la place de la sensualité — Il faut être fort !), pour le plaisir que cela me donnait, — au lieu de tout rapporter à l'art —

J'ai manqué d'esprit critique et de goût — Incroyable insouciance, et ignorance, des moyens pratiques de réaliser ! du métier !

Je voudrais ce que je ne peux pas et je ne veux pas ce que je pourrais !..

Si c'est vrai, c'est une faute morale — L'originalité est au pouvoir de chacun, à condition d'être humble¹ — Et le médiocre est si inutile !

¹ Amiel décrit souvent une telle expérience. Par exemple à la date du 15 février 1857 : « Je marchais tête basse et cœur gros ; longeant l'Arve depuis le pont de bois, pour la passer à Carouge et de là par Pinchat gagnant Etrembières, ce n'est qu'à la montée de Pinchat que je retrouvai l'équilibre et quelque paix. Comment ? par la poésie. Un *septain* gnomique, acte de contrition et de création me soulagea. J'avais retrouvé à la fois la bonne faiblesse (l'humilité) et la bonne force (l'énergie productrice). »

Le problème est d'être original et d'être bon ouvrier — Il faut pour cela se limiter, se limiter ! — J'ai fait de tout fors mon métier ! Serait-ce vrai ?

Ce qu'il faut que j'évite :

l'abstraction & les théories
les généralisations hâtives
le sentimentalisme (je crois qu'elle est bien finie, ma période sentimentale)
un certain style oratoire & prolix
les effets faciles
vouloir tout dire

Ce que je dois rechercher :

plus de réalisme —
la simplicité, qui exclut tte prétention —
la sincérité du métier
le calme, qui laisse l'esprit libre de s'épancher, qui bannit toute tension & toute excitation —
la suite, la continuité dans le travail

Mon premier devoir n'est il pas de me faire un métier, qui concilie unisse la tradition de l'art au point où elle est aujourd'hui avec mes dons personnels —

En tout j'ai négligé les moyens !

Entre autres *règles de conduite* :

continuité dans le travail — Pour cela : 1) très rares absences (seules des vacances, complètes alors, accordées après un long effort —), 2) préparer le travail à venir, pour le commencer aussitôt le premier achevé, — 3) travail plutôt court, mais sans interruption, ni distraction de pensée —
travail le matin
promenade, préparation du travail, lectures, l'après-midi
le soir, études du théâtre français, société, concerts —

La société, utile pour donner de la souplesse, & bon exercice du caractère — Ce que l'on est seulement dans la solitude, on ne l'est pas encore —

... Sans mettre à cet emploi du temps une rigueur absurde et décevante — Un artiste devrait travailler comme travaille la nature, qui a ses saisons, ses heures d'œuvre puissant ou d'apparent repos, mais qui ne chôme jamais — J'apprendrai à vouloir de la volonté de la nature, qui est patiente et féconde ; je serai patient & fécond —

Quand vous aurez parlé du sentiment, de la vérité, et même de sa vie dans une œuvre d'art, vous / n'aurez pas encore touché à / ignorez encore ce qui fait qu'elle est une œuvre d'art —

Ce qui doit être vivant dans l'œuvre d'art, c'est l'œuvre elle-même — (Visite à Genève, à la salle Thelusson ¹)

Ce qui est présomptueux c'est de « se mettre tout simplement devant la nature — »

Ce n'est pas la nature qui est le but de l'art, puisque ce but il ne l'atteint jamais et qu'il surpasse la nature —

Quand on néglige d'apprendre les moyens de la tradition, comme il faut des moyens, on s'en crée, et il n'y a que manière ou incohérence —

Les lois d'un art sont tirées de la matière qu'il ouvre. Faire de la beauté avec cette matière, c'est l'œuvre de l'artiste — De la musique !.. qui vient de muse.

(Visite au musée de Fribourg ; les vitraux — Conversation avec Clément Heaton ² —)

Le sujet est indifférent ; les idées, les sentiments, les sensations sont indifférents...

— Quelle est la matière du théâtre ?

¹ L'exposition ouverte en janvier 1906 à l'Athénée, dans la Salle Thelusson, comprenait une série « très complète de Blanc et Noir des meilleurs artistes locaux », des projets d'affiches et des dessins originaux parus dans le *Papillon*.

² Clément Heaton est un peintre verrier et un mosaïste d'origine anglaise, établi dès 1893 à Neuchâtel ; il inventa un procédé de cloisonné en ciment coloré.

— Ce sont les corps humains qu'il fait agir, gesticuler, danser, chanter, parler — Ce qui importe donc, c'est la vision des corps — ¹

[...]

16 janv. 1906

Relu encore une fois tout ce journal — Il y a bien une continuité, une courbe, un développement — Les mêmes idées, les mêmes projets reparaissent plus nourris, mieux établis ; les intuitions se confirment... Il y a bien l'instinct d'une direction...

Prends courage et travaille !

Articles de Cornut dans la Tribune de Lausanne

Sur les Vaudois : Ce que nous sommes. ²

27 février 1903 — 11 mars — 31 mars

¹ Cette admirable définition d'un théâtre délibérément anti-bourgeois annonce avec netteté les recherches théâtrales contemporaines qui tendirent de plus en plus à faire appel à tous les sens, à emprunter à tous les spectacles.

Elle est aussi contemporaine des découvertes de Jaques-Dalcroze ; la rythmique qui n'est à ses yeux qu'un « chemin vers l'art » vise à rendre la personnalité non seulement harmonieuse et libre mais encore créatrice, dans la mesure où elle assure la possession des moyens corporels d'expression. Charles Dullin et Jacques Copeau en ont maintes fois dit l'importance pour la formation des jeunes acteurs. Pitoëff qui l'a découverte à Hellerau en 1912 la placera à la base de toutes ses réalisations scéniques. « Je sens en moi, écrit-il, dans mon âme et dans mon corps, comme un *sens palpable*. Pour moi, jouer un rôle, établir une mise en scène, faire jouer les acteurs, dessiner les décors et les costumes, régler la lumière, n'est autre chose que trouver le *lien* qui raccorde tous ces éléments divers. Et ce lien ne se trouve que dans le mystère du rythme. »

² Romancier vaudois, Samuel Cornut, bien que vivant à Paris depuis 1886, était resté fidèle au pays et désireux d'une littérature qui lui soit propre. Dans ces trois articles il essaie de définir et d'expliquer le Vaudois ; en voici de larges extraits :

« Le vaudois est poète, il n'est pas artiste » a dit Sainte-Beuve. Pourquoi ? [...] Cette intensité de vie intérieure qui consume les pâles héroïnes d'Olivier, qui nous rend trop souvent, nous Vaudois, inaptes à l'âpre lutte pour l'existence, vous la retrouvez chez tous les héros des légendes bretonnes, comme aussi dans cette ardente, rêveuse et mélancolique race celtique, qui n'eut pas la force de résister à ses rudes voisins. Chez elle comme chez nous, c'est la même invincible répugnance à traduire en action l'infini de nos rêveries ; nous reculons même devant l'expression précise qui seule donnerait à nos songes la beauté plastique, la pérennité de l'ouvrage d'art. Infiniment riche en « matière » poétique, la littérature bretonne a cela de commun avec la nôtre, c'est de ne pas compter une œuvre vraiment parfaite.

[...]

Vaincre l'effroyable paresse,
 me donner des habitudes régulières,
 faire peu de cas des idées, qui sont stériles, —
 graver les sensations et les sentiments qui sont des forces
 actives — « *Qui amat, non laborat* — »
 Ne plus perdre *tant* de forces !

Effort, pas plus au moral qu'au physique, n'est synonyme de tension, de raideur. C'est à la souplesse qu'il faut atteindre, au libre jeu rapide des facultés spontanées, tel qu'un escrimeur bien entraîné — ¹

Lire

le Manuel d'Epictète —

l'Ethique de Spinoza — ²

Nous avons ensemble du Celte et du Gaulois et nous sommes frottés de germanisme. Trois âmes contradictoires !... Grâce à la première, nous sommes poètes, rêveurs et musards ; la deuxième nous a donné la jovialité narquoise, enfin la dure empreinte bernoise et calviniste [...] nous a rendus sérieux, non sans raideur.

Si Davel n'est guère compris, même chez nous, si Olivier a été méconnu des siens, d'où cela viendrait-il, sinon de l'antagonisme de deux esprits absolument étrangers l'un à l'autre, et dont la bizarre rencontre a cependant formé l'esprit vaudois ? Le Celte rêve, et le Gaulois se moque. [...] L'un est Davel, et l'autre Jean-Louis.

[...] la veine gauloise se trouve dans nos chroniques, dans nos chansons, dans notre histoire ; elle est franche, naturelle et coulant de source. [...] Nos contes en patois peignent admirablement l'âme vaudoise, molle, endormie, dont la bonté facile est de la faiblesse, et non pas une vertu, voyant toutes choses du bon côté, et, pour se dispenser d'agir, tâchant de se persuader que « tout finira par s'arranger ».

[...] Sous sa naïveté apparente, notre patois a des mots cruels, que n'aurait point désavoués [...] cette redoutable lignée des grands satiriques français, de Rutebœuf à Paul-Louis. [...] s'il y a quelque chose qui nous relie à nos voisins d'Outre-Jura, c'est notre patois et non point notre français. Entre nos poètes, moralistes, romanciers, et la France, se dresse une barrière plus haute que le Jura : le protestantisme. Entre le patois du « Conteur » et les fabliaux du moyen âge, entre l'esprit romand et l'esprit gaulois, il n'y a que des nuances : c'est le même accent, le même don d'observation réaliste, pénétrante, cruelle même, avec cette seule différence, capitale, il est vrai, que le patois anonyme est demeuré à l'état de sauvageon. »

¹ Chavannes pratiquait ce sport. Dans une lettre du 11 mai 1910, Auberjonois écrivait à Ramuz : « Nommé vice président de la Société d'Escrime, il (Chavannes) est devenu un friand de la lame ; il préside des comités, organise des poules à l'épée et se bat comme un ligueur. »

² Fin du deuxième cahier.

Dimanche 15 mars 1908

Il le faut, il le faut absolument ! Malgré ma répugnance, il faut que j'écrive un journal —

C'est un métier, et un rude métier d'être un homme supérieur, un artiste — Tu l'as voulu ; fais ton métier ! Et il faut que j'écrive un journal pour penser ma vie — Quelques uns le font peut-être naturellement ; moi pas, ou du moins pas de façon assez complète — Entre ce que j'écris et ce que je suis et je sens, j'ai découvert qu'il y avait un fossé ; ce journal doit être le pont —

Je dois penser ma vie, et vivre ma pensée — Tout ce que j'ai fait jusqu'ici était ou trop brusque ou trop raisonné — Ni l'un ni l'autre n'est la vraie spontanéité — De la tenue et du naturel ! C'est pourquoi il est nécessaire que ce journal soit écrit — Je dois pouvoir le relire —

Et je ne pense vraiment, càd. je ne poursuis mes idées et n'approfondis mes impressions que la plume à la main —

Sans doute le grand empêchement est la paresse —

Cultive ton originalité ! Ne fais-tu pas profession proprement de la débiter ? Et cette originalité n'est elle pas faite de ce que tu vois, de ce que tu sens, et qui échappe à chaque instant à ta pauvre mémoire, malheureux qu'on enrichit pour le dépouiller après un moment — Et peut-être n'est-ce que la paresse de saisir et de retenir ! Et j'aurais peut-être une cervelle d'or !

Mais pour que ce journal atteigne son but, il est évident que je n'y dois rien mettre qui ne soit entièrement personnel — Veiller à cela !

Aujourd'hui, taillé mes poiriers toute la matinée — Je n'ai pensé à rien — Dîné chez les Net¹ — Ernest a dit, en parlant de notre voyage : « C'est probablement la dernière fois que nous faisons une chose pareille ensemble — »

Entamé une discussion avec Marie, à dîner, sur l'instruction — Marcelle disait qu'on leur montrait à l'école des photographies de Rome, et Marie approuvait cette méthode — J'ai dit que je concevais

¹ Ernest Chavannes, frère de l'écrivain, était banquier à Lausanne ; il eut trois filles et un fils, Marcelle, Claire, Odette et Marc, pour lesquels « Oncle Fernand » représentait la liberté, la fantaisie, l'évasion et devait être aussi celui à qui l'on peut tout dire.

aujourd'hui l'instruction des enfants comme purement formelle, que rien n'était faux comme un fait enseigné et que pour moi je m'étais formé ainsi des idées erronnées des choses — Un enseignement de la raison me semble le seul sensé, et le latin est peut être le meilleur exercice — Donner des cadres qu'on remplira plus tard. Les cadres, on ne peut pas prétendre les renouveler à chaque génération — C'est en somme l'idée d'autrefois —

En sortant j'ai eu une impression — Du chemin qui monte à Béthusy, je voyais les promeneurs du dimanche sur la route au dessous de moi, par bandes de famille, avançant les unes derrière les autres, comme des rangs de soldats, comme des petites vagues qui se suivent — Ce que ça avait de tristement régulier et maussade, dans la campagne encore nue d'hiver — Qques bandes se déployaient sous les pommiers pour cueillir les primevères —

Visite à M. Biaudet. Rien — C'est un esprit éternellement altéré — Ce que ça comporte de ridicule triste à son âge — Admiré une fois de plus sa bonté —¹

En sortant de chez les parents, dans le ciel et sur la ville une pointe de rose, mais si froid. Un merle chantait dans ce printemps de glace de chez nous — Etait ce ce retour sans chaleur et comme ramené seulement par l'horloge du temps, mais je me suis senti attristé, et en redescendant j'ai eu la sensation directe de la folie, de la maladie et la mort qui sont autour de nous — [...]

Marie m'a dit hier, tout à coup et tandis qu'elle venait de parler beaucoup plus gaiement : « Enfin il faut bien espérer que cela n'ira pas *trop* mal. » — De ces mots qui échappent involontairement — Cela fait l'atmosphère —

Mercredi 18 mars

Le lundi matin j'ai cherché le début du 2^d acte de mon Jephté — Je vois ce qu'il faut, sans le faire ; j'ai le moule et pas la matière à y couler. Ce sentiment du creux, pénible — Ne laisse pas dorénavant t'échapper la matière — Elle est fluide dans la vie ; pétris la, triture la dans ton cerveau, pour la durcir —

¹ Abel Biaudet, collègue de Chavannes au Gymnase classique, était professeur de français. Tout comme Ramuz lui avait soumis ses premiers poèmes, Chavannes lui soumet les siens mais, pas plus que Ramuz, il ne trouve de compréhension véritable. Benjamin Grivel explique ainsi son attitude : « Il m'a paru toujours assez sévère aux choses de maintenant — par âge ou par secrète rancune d'improductif, qui sait ? » Chavannes, une fois réinstallé à Pully, le rencontrait au Cercle littéraire.

Puis taillé une heure et l'après midi — Décidément toute pensée alors s'arrête —

Le soir, dîné chez les M. à Jouxens — La belle madame M — A dîner, le corsage de sa robe, qui semblait fait de larges bandes d'étoffe rose ; quelque chose d'antique — Ce qu'il y a d'enfantin dans son visage et sa poitrine menue, d'enfantin et qui demande aide — Pourquoi veut elle causer si bien ? Elle m'a parlé d'Avignon — Je n'écoutais que le bruit de ses paroles ; je me retenais de lui dire : « A présent tu as assez causé, » comme à une enfant, et de l'embrasser. Plus tard, quand elle parlait seule au milieu du cercle, donnant cette impression de faiblesse qui demande secours, si délicieuse à un homme, comme dénuée...

La petite M., gentille seulement quand elle dit des bêtises...

— Avant d'aller à Jouxens, assis un moment sur le mur de la terrasse, ma journée finie — Le ciel était gris perle très fin, le lac avait de vagues reflets lumineux de montagnes qu'on n'apercevait pas ; trois barques étaient posées sur l'eau — C'était immobile, froid et doux — Ces reflets d'une lumière absente et tellement enveloppés ! Comme dans une âme recueillie de chez nous !

Pensé à Lisy — le 2^d acte, par une après midi d'automne pareille, car cela ressemblait à une journée d'automne, désespérante de gris et de froid —

Le mardi, devoirs de propriétaire ! !

Le soir, au conseil communal — La tête de B. — Ne doit pas avoir peur de casser les vitres — Dans ce sens de la franchise ; mais pas de scrupules de conduite — Encore très jeune — Pas mauvaise nature peut-être — On verra —

Tête de G., l'homme froidement ardent — Il a lu tranquillement un discours plein de violences — C'est sans doute presque un maniaque —

G., le masque solennel et sonore —

Paul R., gros enflé —

J., discourant, son crayon au bout des doigts, expliquant embrouillant — Méticuleux et négligent

Jeudi 19 mars

Odette à dîner — Elle m'a raconté qu'elle avait dessiné une scène représentant le retour de Thésée avec la voile noire, son père se jetant dans la mer auprès de « son village », et Ariane abandonnée sur son île —

J'ai lu dans la Revue des 2 M. la lettre d'un anglais qui a vu Napoléon à l'île d'Elbe, et avait été frappé de son sourire « intelligent et bienveillant » Un grand homme n'est il pas toujours vraiment bon ! Seulement les imbéciles, qui ne comprennent pas, le font méchant, parce qu'il a suivi sa destinée —

Le soir au concert — Revu la belle madame M — Elle prétendait aimer la symphonie pathétique de Tchaïkowsky ! Décidément il n'y a point de femme que l'esprit qu'elle veut avoir, ne gâte pour moi — Cette manie qu'on a d'épiloguer sur tout !

Je lui disais que pour ma part je me réjouis toujours quand je trouve une chose que je n'aime pas ; que les romantiques ont enflé notre sentimentalité ; que les historiens nous ont enseigné à tout comprendre !..

La femme telle que je l'aime : un être sensible et qui se taît — L'expression de ce beau corps ne suffit elle pas ?

Après le concert, chez Nicati, discussion entre Birnbaum Auberjonois et moi sur l'intérêt qu'il peut y avoir à attribuer avec certitude une œuvre ¹ —

— « Kunsthistoriker ! », a fini par dire Auberjonois — Et il a rappelé ce mot, qu'on ne discute utilement qu'avec les gens avec qui on est d'accord, — sur des nuances — Mais quand l'un dit blanc et l'autre noir...

— Ne crains pas de te contredire — La vérité n'est elle pas plus souvent dans la contradiction ?

Vendredi

Mauvaise journée, sans doute parce que je me suis mis à lire le matin par paresse — « Sur la pierre blanche » d'Anatole France — Le plus petit mot d'un artiste qui *voit*, ne vaut il pas tous les discours de ces personnages vides ou remplis seulement de l'esprit de M. Anatole France ? Songer souvent à ce mot des Proverbes : « Ce

¹ Jules Nicati était le directeur du Conservatoire de Lausanne. Birnbaum, chef d'orchestre « au masque de Beethoven dessiné par Toepffer qui séduit les femmes par centaines », aux dires d'Auberjonois, dirigeait l'Orchestre symphonique de Lausanne. On peut lire, sur lui, un curieux panégyrique intitulé *Birnbaum ou le chef d'orchestre magique*, (écrit par Paul Gennaro et édité par Foetisch, Lausanne, 1906) qui commence ainsi : « C'est le héros du jour, dont le coup de baguette, et aussi le coup d'archet, ont conquis tous les suffrages. [...] L'autorité de Birnbaum réside uniquement dans son âme ardente, embrasée du pur souffle artistique, dont la flamme se communique à son orchestre et à son auditoire. » La suite, à l'avenant.

que les yeux voient, vaut mieux que les désirs vagues du cœur — »
Et aussi que les curiosités de l'esprit — Quelle difficulté j'ai à me remettre au travail ! Ai je si vite repris mes habitudes d'esprit de dilettante et de curieux — Je ne devrais, je ne dois plus jamais interrompre le travail — Deux heures par jour —

Puisque tu ne peux pas écrire, va, travaille en paysan, mais du moins travaille ! Va, paysan !

Puis visite de l'Hardy — Le vide de sa vie ; à présent c'est la bicyclette qui lui donne l'illusion de *faire* qqchose — Tu vois !

L'après-midi taillé mes arbres avec le sentiment du moins d'un travail humble et productif — Six heures et six heures ! Peut-on arriver à régler sa vie à ce point ?

Le soir en famille — Toujours c'est là qu'on est le moins soi-même — Pourquoi ?

Souvenir de mon voyage : la mer de la côte d'Amalfi, tandis que nous la suivions en voiture par cette fin d'après midi, pareille à un fruit, pruinée et pelucheuse, rose d'un côté et dorée d'un autre, et bleue d'un troisième — Et quand le soleil s'est couché sur elle, elle a pâli tout à coup comme une femme qui a reçu l'amour — Et le lendemain matin, de la fenêtre des Capucini, je l'ai revue fraîche et vierge, et le soleil candide, comme si c'était le premier matin du monde !

Samedi 21 mars

[...]

Hier, journée de propriétaire —

Vers 5 heures, je taillais ma vigne, j'ai levé la tête — C'était vraiment paisible et doux — On voyait les montagnes dans l'eau — Une brume lumineuse et une grande paix étaient dessus — Reymondin disait : « La neige s'est bien retirée ces derniers jours... Michoud, qui vous a vendu cette vigne, il est mort et enterré... Il était allé à Paris voir son fils ; il est mort là bas, mais son fils l'a ramené — Ça lui a coûté gros, au moins mille francs... Et à Pontarlier, à la douane, il n'avait plus d'argent et Michoud a dû attendre trois jours, pendant que le fils allait chercher de l'argent à la banque... »

Il paraît qu'ils allaient voler ensemble, le père et le fils, des chapons, des légumes, des raisins — Il avait embobeliné son beau-père, qui s'était « vendu » — Le fils ne voulut pas faire de service

et partit pour Paris — L'histoire de la boîte enterrée avec 800 francs, et que le fils va déterrer à l'insu du père — Il s'achète une bicyclette...

L'autre jour Reymondin disait du petit S — qui a épousé une femme qui avait une fille — « Il n'a pas regardé à la gamine — »

— Moi, j'en ai eu dix sept, d'enfants !
— Vous avez dû bien souffrir —
— Que non ! Quand on est emmodée !

La bise bougonne dans le tuyau de la cheminée...

Le feu grignotte les bûches dans la cheminée... Le grignotement de souris du feu...

Soir

Ce matin lu la première partie du *Jeu d'Adam* — Séparées par les chœurs rituels en latin, que ces scènes sont belles, pleines de vérité, de simplicité, — de vérité surtout — Je les ai imaginées jouées par de grands acteurs — La scène entre Adam et Eve après le péché, cette intimité amère et douloureuse !

On les imagine assis par terre, découragés, amers, l'un à côté de l'autre — Adam plein de reproches — Eve, posant sa main sur le genou d'Adam :

« Le fruit fut doux ; la peine est grande et dure... »

Monté en ville, puis redescendu à 3 h pour travailler — Efforts presque vains —

Je ne dois plus voyager jusqu'au jour où je serai assez maître de moi pour arriver dans une ville nouvelle, me mettre à mon travail pendant quatre heures et ne sortir qu'après —

Il faut pourtant que j'inscrive une phrase que j'ai lue ce soir dans Anatole France :

« On n'est pas heureux sans effort, et tout effort comporte la fatigue et la souffrance — »

J'ai un bon cerveau, mais qui fonctionne mal — Alors, c'est une question d'hygiène intellectuelle, de méthode — Ou bien est ce que je ne fais pas le travail pour lequel je suis fait ?

Sorti à 6 heures sur la terrasse — Lac gris, montagnes grises, ciel gris ; nuages comme des fumées ; le village en plus sombre

dessiné en camaïeu — Le printemps là dessous qui gonflait la gorge d'un merle ; qqchse de pénétrant, de doux — Ce chant à venir oublié, incertain...

Ce soir, sommeillé et lu — Fatigue —

Maman disait hier que la petite M. disait volontiers qu'elle n'a pour son fiancé que de l'affection — Je le crois — Qui lui révélera son tempérament ? Elle cherche à côté de sa nature, bravement, et sans doute inutilement !

Temps de brume — La cloche de midi sonne, et s'ennuie de sonner et ennue, et continue de sonner et s'obstine et ne veut pas mourir, et sonne d'autant plus longtemps justement parce qu'elle s'ennuie... Comme les gens qui n'ont rien à dire, et qui ne veulent pas s'en aller, — et ceux qui ne font rien dans la vie, et qui n'ont plus rien à faire dans la vie, et qui ne veulent pas mourir —

[Résumé de son séjour à Rome du 8 au 11 mars 1908]

Dimanche, monté à Belmont — Il y avait une brume du matin ; les chemins étaient bleus ; au soleil la brume était d'or pâle — Quand on levait la tête on voyait des espaces bleus — Le soleil a brillé plus fort et les prés se sont mis à fumer... Quand on monte le chemin rapide, on voit d'abord une maison peinte en bleu, puis un platane sur les branches duquel il y a des planches, puis la petite église qui a un peu l'air d'une grange, puis la grosse pinte de commune et la place où l'on danse les jours de fête... Le groupe formé autour du soldat / caporal / devant la porte d'une maison ; deux hommes, une femme qui cire les souliers sur la porte, des enfants ; un municipal passe... La cloche — Quatre ou cinq personnes viennent à l'église, en noir — Ce sont des espèces de dames — Trois hommes — J'entre — C'est une jolie petite église, avec un plafond de bois en berceau, des armoiries peintes, dans une jolie guirlande, et le soleil qui entre tout droit par la fenêtre du fond, dépourvue de vitrail, et qui vous éblouit, en sorte qu'on ne peut pas regarder le pasteur, qui est dans le coin à côté — Les cinq femmes sont dans les bancs tout près de la porte, et le reste est vide — Le régent, qui fait le chantre, est dans une boîte carrée, au pied de la chaire — Il se lève et entonne, comme on entonne à une table à boire —

Le pasteur est jeune ; il a des cheveux en brosse et une moustache retroussée — Il commence les phrases haut, et les laisse retomber, en sorte qu'on ne peut pas l'écouter plus d'une minute,

pas plus qu'on ne peut le regarder — Il a l'air malheureux d'être là ; il a l'air de n'avoir pas eu le courage de risquer sa vie à être commis-voyageur — Prières nouvellement rédigées par le Synode — Puis il prêche lit un sermon sur les devoirs des maîtres et des serviteurs —

« ... le monde des plantes, le règne des animaux, la géologie (il aime les énumérations), mettent en vedette la complexité, la connexité... Cet astre,..., la lune, autrefois habitée comme la terre, est maintenant un monde mort — On a écrit des volumes et des volumes sur les volcans éteints... La transformation, dirais je la transfiguration, et la disparition,... abstraction faite de...

... avec une fidélité inviolable, un attachement absolu, comme le lierre s'attache à l'arbre... Sans doute il y a de la marge entre le minime salaire, j'allais dire dérisoire, du coolie chinois et les sommes à payer à ceux qui vont porter l'instruction dans l'Amérique du Sud, ou donner du lustre à des universités étrangères... des suite de prix, forcément élastiques, càd. comportant des minima et des maxima... Un homme qui à ses heures fut un moraliste qu'on aime encore à citer... »

La figure souffrante de la femme qui était venue chercher une consolation —

Je pourrais être curé de village —

L'air est maintenant clair — Les primevères brillent — Le monsieur qui descend, portant son pardessus sur le bras, tenant son parapluie par le milieu... Une grive qui chante dans le bois sonore c. une cathédrale, et qui chante faux ; des pinsons qui font comme des pianos mécaniques —

Après midi bleue et blanche, avec des reflets dans le lac, de promenades de boutiquiers — Quand je rentre de la Vuachère, soir de printemps, transparent c. une rivière claire ; on a froid aux doigts, les merles chantent —

Le soir et lendemain matin, écrit l'*Elégie romaine* — Ratée — Le mot de Delacroix : « *En tout objet la première chose à saisir pour le rendre avec le dessin, c'est le contraste des lignes principales — Avant de poser le crayon sur le papier, en être bien frappé —* »

Exposition Morton ¹ —

¹ Explorateur et voyageur qui rapportait de ses expéditions quantité de spécimens de la faune insulindienne, ainsi que des objets, armes, outils, meubles, jouets d'extrême orient qu'il montrait au public. Celle-ci se tint à la Grenette du 24 mars au 5 avril 1908.

Aujourd'hui mardi, les hommes râtelant la paille du fumier sur les prés du Faux-Blanc — Les prés verts, le ciel bleu ; rien que cela ! (Les arbres, les plantes n'existent pas encore) —

Vu Lina marchant — Cette élasticité du pied et du jarret, ce balancement du derrière ! Elle n'y pensait pas — Elle est vierge ; mais quelle destinée !

Taillé mes arbres — Je le fais avec plaisir, parce que je sais le métier — N'y a til pas une indication ?

Mercredi

Eu Ernest et Marie à souper — Faut il toujours que tu penses à toi, à l'impression que tu fais, même lorsque tu veux faire plaisir ! Aussi, rien vu !

Mauvaise journée — Déjeuné chez Stilling¹ — Trop bu, trop fumé — Racontars sur Arnold M —

Vendredi 27 mars

Fatigué — Douleurs au cœur — Sommeils lourds — Voilà une de ces malheureuses périodes qui non seulement sont stériles, mais encore interrompent de façon désastreuse le travail... Je me suis occupé au jardin — Que faut-il faire pour parer à ces crises ? Me reposer ? Ou plutôt travailler, bien travailler, puisque c'est du cerveau que vient tout, et le bien et le mal ! Rappelle toi cela, et surtout aie confiance — Ce malaise ne provient-il pas justement de ce que tu as peu et mal travaillé ces derniers jours ? Fais mieux !

Lu justement cet après-midi un passage de Delacroix sur le développement du talent et sa dépendance de la santé et aussi de la direction qu'on lui donne, de l'hygiène en qq. sorte qu'on lui applique — Cette idée le hantait

Après midi de printemps secret — Reflets sur l'eau ; un lac qui n'existe pas / presque inexistant / — Barques traînées par les canots

¹ Le Docteur Henri Stilling (1853-1911), professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Lausanne et directeur de l'Institut pathologique ; amateur passionné de poésie et d'art.

à rames — Montagnes sans sommets — Ciel de nuages mous et lents, avec des touches d'azur vif — Couchant fauve —

Samedi

Hier soir concert Cortot-Thibaud-Casals — Triples concertos de Beethoven et de Moor — Dans celui de Beethoven surtout, admiré Casals — Sa tête et son attitude m'émouvaient presque autant que la musique — Quel sérieux incommensurable ! Et sans aucune affectation, ni même d'effort — C'est naturel — C'est un sérieux heureux ! Voilà l'attitude de l'artiste —

— Il m'a fait comprendre qu'un exécutant soit un grand artiste, qqchose c. un poète, un peintre « exécutant » sa conception —

Sa tête — Cette petite figure, aux traits nets et fins, semble sculptée dans une pierre fine — Il y a beaucoup de l'enfant dans sa tête — Cela encore est du vrai artiste —

Il n'y a point en lui d'exaltation ; mais une émotion qui remplit les limites de l'idée et ne les dépasse jamais — Il ferme et il ouvre les yeux tour à tour ; il communique avec le monde et il communie avec son âme —

— Aujourd'hui, très fatigué — C'est la « casse » de printemps — A 4 heures je ne pouvais plus me traîner — Ainsi j'ai perdu le fruit de l'enthousiasme d'hier soir — Qu'il m'en reste du moins l'image réfléchie ! J'ai bien essayé de reprendre encore une fois le Jephté — Rien n'est venu ! — Peut-être bien est-ce que je veux aller trop vite en besogne, sans être bien au clair sur ce que je veux faire — J'ai raisonné là-dessus, et tâché d'éclaircir mes idées sur ce chœur en forme de ronde — Peut-être est-ce là une tentative impossible — Il faudrait savoir la musique —

Lu dans le Journal de Delacroix (t. I) des passages très intéressants, quoiqu'il établisse entre la littérature, l'art du comédien et la peinture des différences qui me paraissent fausses au fond. Il serait plus juste d'appliquer aux autres arts ce qu'il dit de la peinture qu'il connaît bien mieux —

A propos de la Malibran, qu'il critique, une discussion utile sur l'émotion et l'idée / la raison / (qu'il appelle la sensibilité et l'idéal) dans l'art — « Il semblait qu'elle cherchât toujours des effets nouveaux dans une situation — Si l'on s'engage dans cette voie, on n'a jamais fini ; ce n'est jamais celle du talent consommé ; une fois ses études faites et le point trouvé, il ne s'en départ plus... »

Il faut bien « une première vue passionnée... »

Cependant il dit plus loin que : « *L'exécution, dans le peintre, doit toujours tenir de l'improvisation.* » et, je crois, dans l'écrivain et le comédien aussi —¹

Casals hier, un parfait modèle —

Madame M. hier soir — Bien pâle et bien belle, en noir —

Dimanche 29 mars

Été à bicyclette à St Saphorin — Beaucoup de monde à l'église — Le vieux pasteur lit bien simplement, mais on sent dans chaque mot la présence de son cœur et le poids d'une expérience — Ça change tout — Il a lu le splendide chapitre 30 du Deutéronome —

Pittoresque argumentation bien dans le ton de chez nous des gens qui ne veulent pas qu'on leur parle de conversion — « Parlez-en à ceux qui... mais quand on est honnête, qu'on fait son devoir, qu'on est respecté, et respecté avec raison... On a ses défauts comme tout le monde ; mais... »

La conversion : « Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! » En art aussi !

Juger de la conversion non pas sur son mode, mais d'après les fruits de la vie —

Portrait d'Isaac, jeune campagnard riche qui mène une vie régulière et paisible. Il sort aux champs pour prier —

Orgue — L'orgue dans *Marie-Madeleine* — Madame M — Avignon —

Retour — Froid, ce paysage — Les glacés riotets du lac —

C'est remarquable le bien que peut me faire dans une période de malaise une « suée » — J'ai fait un lavage tiède en rentrant et me suis délassé jusqu'à 5 heures — Après midi de soleil — Etendu sur le banc, j'ai célébré mon créateur à la façon de la plante et de l'arbre — Parcouru les Promenades à Rome — Ce soir je me sens dispos —

¹ « (L'acteur) a eu son moment d'inspiration violente et presque passionnée, dans lequel il a pu se mettre, toujours par l'imagination, à la place du personnage ; mais une fois ses effets fixés, il doit, à chaque représentation, devenir de plus en plus froid, en rendant ses effets. (...) L'exécution, dans le peintre, doit toujours tenir de l'improvisation, et c'est en ceci qu'est la différence capitale avec celle du comédien. L'exécution du peintre ne sera belle qu'à la condition qu'il se sera réservé de s'abandonner un peu » (Note du 27 janvier 1847).

Vu M. Biaudet au Cercle — Il a lu le Nocturne ¹ — M'a reproché d'être entré dans « le parti de l'indigence verbale » — Ramuz ? Je ne comprends pas très bien — Je comprends mieux le reproche d'être brusque — Je lui ai expliqué, mal d'ailleurs, le principe musical que j'avais essayé d'appliquer au développement — Il m'a dit qu'il ne comprenait le refrain que lorsqu'il est très significatif, poétique (II), lorsqu'il concentre et condense en lui toute l'émotion, comme le son d'une cloche qui vibre sur un paysage — Il m'a cité la chanson du Moyen-âge — Deux sœurs à la fontaine ; un chevalier emporte l'une, l'autre reste — qui a pour refrain :

« Vente l'aure, les rameaux croulent,

Ceux qui s'entr'aiment, dorment doucement — »

Autrement ça lui paraît moins un développement qu'un arrêt — Cependant les motets, rondels — C'est là, à l'origine, que se trouve le principe commun de la musique et de la poésie — C'est ce caractère musical (rien de l'harmonie des mots) que j'admire dans la poésie du moyen-âge et voudrais renouveler... Je dis : rien de l'harmonie des mots, cependant ça va jusqu'à traiter les mots presque comme des notes — Voy — des passages de Rutebœuf, dans le Jeu d'Adam, le miracle de Berthe — Et le beau motet :

En riant, cœur doux,
jointes mains vous prie
qu'aie votre amour...
en riant, cœur doux !..
oncques envers vous
ne pensai folie...
en riant, cœur doux,
jointes mains, vous prie —

Le refrain doit être emprunté à un autre monde, comme un écho, une sorte d'image agrandie, effacée —

« Mais où sont les neiges d'antan ? »

Merles du soir, au premier printemps — Ces notes entrecoupées — Ils ne se souviennent plus ; ils cherchent et ils inventent — C'est plus émouvant ainsi —

Lundi

Rome me hante, Rome m'obsède — Ce n'est pas impunément qu'on réveille son passé, et j'ai tout un mauvais passé d'érudition, de curiosité et de dilettantisme !

¹ Nouvelle publiée dans la *Voile latine* de janvier-février 1908, pp. 9-12.

Ceins tes reins et reprends la lutte avec l'ange ! Mon Dieu, fais que je ne désespère pas — Tout plutôt que cela — Envoie moi plutôt la mort !

Cet après midi, à bicyclette à Jouxens — Ciel gris, préparant la pluie — Le village, des enfants et des poules, devant la grande ferme — L'entrée de la maison de Rham : la maison à main droite, avec la porte et des fenêtres basses qui ont de petits rideaux — Volets gris — A gauche des bosquets — En face de l'entrée, une fontaine ; une large vasque ovale posée sur un pied ; une courte colonne cannelée portant un vase ceint d'un feston ; la colonne et le vase se détachent sur le lac au loin — Il y a un mur et dessous le jardin — Un grand arbre qui retombe — Le lac était comme du fer blanc — Le vent de pluie rabattait dans la cour et parmi les bosquets une fumée bleue qui sortait d'une cheminée et sentait le feu d'épines, le feu de campagne — Tout ça était mélancolique et m'a fait penser à Jean-Jacques —

En revenant je suis tombé devant A — ; j'ai beaucoup ri aussi, puis le fiel m'est monté dans la bouche — Mauvaise après midi ! Je ferais mieux, quand je suis ainsi disposé, de ne voir personne ! Prêté 5 fr. à Auberj —

Les garçons maigres qui couraient derrière la villa Borghèse — Le soleil contre les maisons ; les chênes verts déjà noirs — L'isolement de cette petite scène, peut-être une des causes de sa beauté — Le lieu —

L'académisme —

Il y a de l'académisme dans Napoléon —

Ce soir repris le *Jeu d'Adam* — Un des avantages des chœurs est de permettre aux protagonistes une mimique qui peut être superbe et de belles scènes muettes (celle des semailles, de la stupeur devant les chardons poussés à la place du blé, p. ex) — Adam et Eve emmenés en enfer, ne disent rien ! Gestes ! Très beau !

Les chœurs découpent les scènes très irrégulièrement — C'est gothique —

Ne nous dupons pas nous-même ! Il y a de la rhétorique dans cette chose, une belle rhétorique, mais il y en a — De la déclamation, non !

Mardi

Il est probable que nous nous éloignerons l'un de l'autre, Auberson et moi, à mesure que nos deux natures, qui sont très différentes, se connaîtront mieux elles-mêmes — Il va vers la grâce, l'élégance, même le joli — Le mot qu'il a dit sur Guex ! Si j'ai le sens de qqchose, c'est du pathétique — Cultive en toi l'enthousiasme, veille sur cette force que tu as — Mes défauts sont le trivial, l'incohérence, le faux — L'enthousiasme ne peut-il pas s'associer avec la clairvoyance ? Et n'*envie* pas les qualités que tu ne possèdes pas — Aiguise en toi le sentiment de la différence des esprits, afin de bien rester toi-même et d'être ce que tu dois être —

Mercredi, jeudi

Mauvaises journées, d'hésitations, de mécontentement et de stérilité — Impossible de suivre une idée — Je me suis laissé séduire de nouveau par les prodigieux et dangereux raccourcis de l'histoire... et par le petit jeu des idées — Pourquoi d'ailleurs ne pas aimer les idées et la passion ? Mais il y a *la réalité* — Il y a les sensations ! Vis dans ton monde, puisque tu t'en crées un ; mais crée le avec la réalité — Et ne sois pas un simple arrangeur de mots et d'idées — Laisse à d'autres ce jeu vain, qui n'apporte point de satisfaction ni de paix —

Chez Olivier, ils ont dit un mot : homme-caméléon !

O Dieu, donne moi d'être moi-même sans penser à moi-même — Ne sois pas timide, ose ! Pourquoi veux tu toujours plaire ? Tu as ravalé ton caractère ces dernières années, et pour rien — Misérable ! Pense à la tête de Casals ! Michel-Ange, quel homme ! Puisque tu es du parti de ceux-là (et tu ne l'as pas choisi) sache être comme eux, et ne pas vendre ton âme pour un sourire —

Prie et travaille !

[...]

Job compare l'espérance de l'homme à une montagne que les eaux minent peu à peu, et qui s'éboule — ¹

¹ « Mais une montagne finira par tomber
et un rocher se transportera de sa place,
les eaux useront les pierres
une averse inondera le sol de la terre,
tandis que l'espérance de l'homme, tu le fais périr.
Si un humain meurt, est-ce qu'il vivra ? »
dit le Livre de Job (chapitre 14, versets 18 à 19).

La nuit qui respire comme une bête étendue, comme une bête accouplée... La nuit qui coule comme un fleuve paisible, le clapotement / clapotis / de la nuit... Les matins trop brillants...

Samedi

Toujours malade de Rome — Cela ôte de la tendresse qu'on a pour ses propres origines —

L'idéal, quel mot maltraité ! La part que l'idée a dans la conception d'une œuvre d'art — Celle de la sensibilité —

... comme au premier printemps un cornouiller fleuri au milieu d'un jardin dont les branches sont noires —

Les grenouilles hier soir commençaient à s'appeler : « Etes vous là ? Et où, et où ? — Là, là, là ! »

— Une de ces journées où le printemps dit sa secrète —

Ce qui fait le grand artiste, c'est une ou deux qualités de premier ordre — Le reste, peu importe — Il faut les trouver en soi, et leur tout sacrifier —

C'est le contraire de la mesquine idée que le bon sens se fait en général de l'art —

Le feu babille dans la cheminée, ou pleure —

Dehors le vent appelle et fait grelotter les contrevents et bougonne sans arrêter — Et si l'on sort il renvoie les gens dedans avec ses soufflets mouillés et reste seul comme un vieux grognon —

Promenade à midi sous la Rosiaz — Temps d'avril : le ciel était semblable à une étoffe grise que le vent d'ouest roulait, faisant des trous bleus ; des lambeaux déchirés pendaient que le vent traînait sur la campagne déserte —

Tout seul, entre deux ceps de vigne dans le paysage nu, un chien tirait sur une charogne qui sortait d'un tas de fumier —

Un pont ne se bâtit que pierre à pierre, et on ne peut le passer que lorsque la clef de voûte est mise —

Peut-être est-il bon quelquefois de faire une maladie — Mais il faut se remettre ! C'est le moment de me débarrasser de cet envoûtement de Rome — Ce qu'on peut en tirer : le sens de la grandeur et de la simplicité —

Dimanche 5 avril

Le matin été voir les tableaux de Ducros — On sonnait les cloches — Gens allant au prêche, Madame de la Harpe et son fils — A onze heures on sonne de nouveau ; une votation ? Les femmes, les jeunes filles, les enfants rentrent à la maison par familles ; les domestiques le plus vite ; les hommes qqfois ont affaire — La famille Favey sur St François — Des hommes ont des tubes —

L'après midi chez tante S — Dans sa figure / petite face / toute plissottée et à traits immenses, aigus, des yeux tout pâles comme effacés avec une gomme, ses grandes lèvres violettes — Par moments une expression amère, sans doute inconsciente —

[...]

En passant le pont de Chaudron — Sous soi des jardins, des carreaux bien cultivés ; l'herbe d'un vert dru — Des colonnes de pluie se promenaient sur la campagne — Le lac un fleuve élargi — On voit bien qu'il coule /que son sens est / là bas vers le couchant et le sud, où la plaine s'allonge et les montagnes s'étirent, où est le sens du pays — A gauche la ville, grise —

Papa — Hier son anniversaire — Air heureux, bonhomme, doux — Chez oncle Vuilleumier — Il m'a parlé de son mal — Sa tête, farouche et bonne ; d'où, presque bouffonne —

[...]

Lundi

Cette vie ne pourra pas durer — Il faudra que je sois l'esclave de mon art —

Une puissance égale de réalité et de rêve !

Réfléchi, en songeant à Ducros, le peintre des aquarelles de Rome, combien ce pays ci est indigent —

A 2 h. promenade à Lutry par une petite pluie persistante, obstinée — La scène sur le chemin des remparts : l'homme qui transvase du vin, deux filles à la fenêtre ; l'homme distrait laisse déborder le vin — Les filles : « C'est dommage !... — Il aurait fallu nous tendre le tuyau ! — C'est ça, et après on serait tombées à la renverse ! l.. »

Le soir au Kursaal — D'abord un charivari à casser la tête, à casser les cristaux du lustre, et sur la scène un monsieur qui tape à gds tours de bras sur des tubes de métal en faisant voltiger les pans de son habit...

Commis-voyageurs — Le monsieur du premier rang, grand, fort, prenant ses aises, pantalons retroussés sur bottines jaunes, beau gilet emprisonnant son ventre rond, fumant dans un porte cigarette ambre et or, et allumant une nouvelle cigarette à l'autre... Le monsieur du 3^e rang, rougeaud, ventru, sourcils comme 2 accents circonflexes, bouche ronde — Le jeune homme en arrière qui faisait du genre, knicker, col haut, cravate pointant des deux côtés, moustache molle, petit chapeau de travers, se donnant l'air intéressant — La femme à grosse poitrine, à figure blanc mat...

Sur la scène : Une femme grande, forte, épilée sous les bras, blanche et lisse, avec une gorge blanche, une figure placide — Les cheveux en rouleaux autour de la tête — Un tout petit danseur en habit noir — Si elle avait eu les jambes nues, au lieu de ce maillot rose, et autre chose que cet abat-jour de lampe vert et rose !

Les tonneliers allemands — Caricature / Image / coloriée pour les enfants : la figure du bursch rose à perruque jaune — La fille en rose, avec le petit chien — Effet incertain, comique, touchant, pénible... Ces gens là ne connaissent pas la distinction des genres !

Les danses roumaines — Rondes, les mains sur les épaules les uns des autres — Comment décrire cet entraînement, cette fureur qui semble s'emparer d'eux — La précipitation du rythme — De la chair à danser — Les vrais baladins — Imaginé le contraste dans un banquet grave ; le moyen âge y aurait vu le péché en propre figure —

Je me disais, en lisant le livre de Klaczko sur Jules II, que la vérité s'exprime toujours facilement et simplement — Pas besoin de grandes phrases ; les mots mêmes plient leurs sens pour l'exprimer — Parce qu'au fond elle est toujours simple ! C'est ce que disait déjà cet imbécile de Boileau, qui n'était peut-être pas si imbécile... Retrouvé hier soir cette même pensée dans le Journal de Delacroix — C'est une idée encourageante —

En rentrant hier soir, les chasses dans l'avenue de Rumine... Leurs bruits — Une Diane au visage rond de caillette, dans une douillette et un capuchon de nuages blancs duveteux / cotonneux / — Elle avait sans doute pris médecine...

Le plus souvent je manque l'expression pour avoir voulu la forcer —

Il y a du vrai dans ce mot ironique de Stendhal¹ : « Les beaux-arts, qui se nourrissent des timidités de l'amour — »²

¹ Il est amusant de remarquer que Ramuz commentera cet aphorisme de Stendhal dans une de ses « Notes du jour » qu'il donnait au *Journal de Genève* (11 juillet 1912); en voici une partie :

« [...] Ce que Stendhal entend par là, c'est le besoin de se compléter dans son œuvre, et par son œuvre, qu'éprouve l'artiste ; et, ayant mal vécu ou pas assez dans ce qu'on appelle la vie, de vivre mieux, de vivre davantage, de se laisser aller jusqu'au bout de lui-même dans cette espèce de vie seconde qu'est pour lui son art. [...]

Cette timidité de l'amour dont il souffre dans la vie, l'artiste ne l'a plus dans son œuvre : il l'a d'autant moins ici qu'il l'a davantage là. Insincérité : non pas ; revanche. Il faut insister sur ce point que sa sincérité n'est point ici en cause et que ce serait se tromper grandement que de saisir l'occasion pour accuser l'art de mensonge. Il n'y a que le faux art qui soit mensonger. Et quand on constate que la vie de l'artiste est loin de ressembler à celle qu'on imaginerait être la sienne d'après son œuvre, qu'on voie seulement là un souci d'équilibre qui est constant chez lui.

[...] il nous est impossible de nous abandonner sur tous les points de notre être à la fois, et le faisant quant à une part de notre être, l'art dans le cas donné, étant nous-mêmes et rien que nous-mêmes sur ce point-là, nous sentons sur d'autres la nécessité de nous réfugier dans le construit, dans le définitif, dans le commun, dans ce qui est autrui. Il nous faut quand même une participation au monde tel qu'il est, ne serait-ce que dans le matériel de la vie, et, comme l'invention n'est jamais certitude, trouver cette certitude autre part. C'est ainsi que l'artiste cherche son contrepoids dans l'homme. Mais, d'un mouvement opposé, voici l'artiste se défaisant de l'homme. Voici l'artiste mal adapté échappant à la vie commune en vue d'une autre vie, bien à lui, celle-là, et qui complète la première. L'art ne se nourrit pas de la réalité seulement, mais du rêve de la réalité. On s'indigne quelquefois de voir l'artiste vivre retiré et solitaire. On l'accuse d'égoïsme et de sécheresse. Ne pourrait-on pas dire qu'il vit d'autant mieux qu'il a moins l'air de vivre, et qu'il s'intéresse d'autant plus à la totalité de la vie, laquelle seule importe, qu'il se désintéresse plus de son détail ? Ce qu'on appelle observation n'est le plus souvent qu'imagination. Et il resterait toujours à l'artiste sa fenêtre, avec ses bons yeux, non immédiats, mais dociles et adaptés à une image préconçue qu'il porte en lui, — autour de laquelle, sous son immobilité apparente, il s'applique à concentrer toutes ces forces trop éparses, jusqu'à ce qu'elles aient acquis leur maximum d'expansion. »

² Fin du troisième cahier.

7 avril 1908

Lu la farce de *Maître Pierre Pathelin* — Un vrai chef d'œuvre — C'est amusé et amusant au suprême degré — Vérité, rendu — Très proche de nous par le réalisme, et aussi par la forme, ce petit vers à enjambements aussi libres que dans Mallarmé — Les caractères, marqués sans lourdeur ; celui de Guillemette n'est pas le moins bon, et le plus divers : grondeuse, effrayée et ensuite plus hardie que son mari — Et rieuse — Chef d'œuvre encore par la quantité de jeux de physionomies et de scène que ça permet — Avantage d'une scène divisée en compartiments, qui met devant les yeux plusieurs groupes d'acteurs à la fois : Guillemette écoutant derrière la porte le drapier qui s'en retourne en grommelant, leurs rires à deux, etc — Développé, mais juste assez —

Les artistes du moyen âge étaient admirables par la vivacité de l'observation et du rendu — Vinrent les grands constructeurs du XVII^e siècle, qui donnèrent les modèles du style fugué, dont on n'a plus pensé pouvoir se départir — Racine — (Le jeu d'Adam, au XIII^e s., grand style, principe différent — pas la logique —)

Le fait qu'ils ont joué le soir un misérable Pathelin du XVIII^e s. donne la mesure de la stupidité des comédiens d'aujourd'hui, et aussi de la force qu'a le théâtre tel que l'a façonné le XVII^e. On joue pourtant les farces de Courteline —

Andromaque — Je suis sorti furieux et dégoûté — La barbarie des cabotins n'a pas de bornes — Ce réalisme ampoulé était ignoble ! Dans quelle époque nous vivons ! Mais comment jouer ces choses ? N'est-ce pas impossible ? Avec simplicité et naturel ? C'est plein de déclamation et sans aucune vraisemblance — Cela manque entièrement de réalité, au moins extérieure ; c'est un ouvrage de pure raison, d'« une raison effroyable », comme disait Racine lui-même, je crois — Nous avons fini par convenir, Auberjonois et moi, qu'il faudrait en faire une *belle* déclamation, un peu ridicule, charmante de préciosité ou profonde, parfois simple, mais en n'oubliant jamais de déclamer — Quelques *belles* attitudes, trois ou quatre gestes toujours les mêmes —

Une *belle* architecture, des costumes pompeux et absurdes —

Mais la vérité, la sensibilité ? Elle sont au fond des phrases et des mots ; il faut l'y laisser ; il faut laisser la froideur qui règne sur tout (je ne dis pas *en* tout), plus encore que dans un tableau d'Ingres. Et la vérité, elle est surtout dans la justesse de l'ensemble — Ainsi, cela fera qqchose d'ennuyeux pour la plupart des gens, de très *beau*

pour un petit nombre de spectateurs privilégiés — Et c'est justement *la beauté* que Racine s'est proposée exclusivement —

Une comparaison qui me vient à l'esprit, c'est avec la fugue en musique — Thème : « On ne peut vaincre l'amour. » Il chevauche cette idée, il part, plus rien ne l'arrêtera — Le thème est présenté dès l'entrée par Oreste, puis par Pyrrhus, par Andromaque, par Hermione ; il est repris, retourné, ramené sous mille formes diverses ; mais avec une rigueur telle qu'elle exclut tout autre motif — Ainsi il n'y a point d'amour maternel ; Andromaque n'aime son fils que parce qu'elle aime Hector — Rien ne vient couper le développement ; c'est invraisemblable, mais c'est logique — Et ainsi Racine obtient la parfaite *Unité* — C'est un plaisir pour la raison : la combinaison des éléments de toutes les façons possibles, l'épuisement du sujet — C'est de la logique pure, une logique presque mathématique, de la science, ornée par le génie, je veux bien — En son moyen de développement, c'est, il ne faut pas l'oublier, *le discours* — C'est un prodigieux contrepoint verbal — Punto contra punto ! Ce modèle que Racine a donné là parfait *du développement* va dominer tout le théâtre —

C'est le point suprême de l'art, ou son point de départ, comme on voudra —

Et ce modèle va dominer tout le XVIII^e et même le XIX^e siècle —

Jeudi

Jusqu'à quel point, en notant ainsi ce qu'on a vu et ressenti, ne se vide t on pas ? Je réponds qq. jours après : Non !

Le soleil blanc des jours de bise quand on se tient devant les murs au midi, et que les coups de bise sont comme des coups de balai sur la terre, dans le ciel, sur le lac...

Flaubert en est arrivé à écrire Bouvard et Pécuchet à peu près comme on écrit des notes de journal, pour être mieux lui-même ! Cf Stendhal —

... comme qqfois la flamme s'allume tout à coup dans la cheminée sans qu'on ait soufflé sur le feu —

... quand le feu parle doucement, seul ami —

Il ne faut pas trop donner à la nouveauté — Ce sont les impuissants et les ignorants qui se réclament d'une nouveauté dont il ne restera rien — Originalité extérieure —

Cézanne disait : Il faut être ouvrier dans son art, savoir de bonne heure sa méthode de réalisation, être peintre par les qualités mêmes de la peinture, se servir de matériaux grossiers —

Le civis lausonnensis sur son char de balayures —

Samedi 13 avril

Rhume, grippe — Pas sorti ces jours, ce qui ne vaut rien à mon moral —

Cherché les thèmes de mon andante — A peu près trouvé enfin — Songé au développement — Repassé les formes du moyen-âge : laisses monorimes, strophes à une rime (jeu d'Adam, 4 vers), à 2 rimes (Chansons de croisades, Conon de Béthune, le châtelain de Coucy) — Elles sont en formes de huitains ou de dixains — Toute la pièce qqfois sur les deux mêmes rimes ou plutôt assonances — Effet pareil au retour répété d'une note dans la vieille musique — Peut donner un bel effet de force — Le congé de Jean Bodel en douzains à 2 rimes —

La forme liée de Rutebœuf — Se retrouve avec 3 grands vers au lieu de 2, dans les Plaintes de Notre Dame de la Passion de Gréban —

J'ai l'idée de faire trois thèmes en forme de rondels, coupés de strophes partagées entre les personnages du chœur —

Plaintes de Galad en forme Rutebœuf —

N'est ce pas plutôt sur le refrain que doit tourner la ronde ? et balancer sur place pendant les paroles du soliste ?

Rouvert le volume de Jammes — Il enseigne à ne pas se hausser au dessus de son ton naturel, rester plutôt au dessous —

Dialogue strophique dans le Cid de Corneille —

Dimanche 14 avril

C'est le dimanche des Rameaux — Monté le matin à Roverréaz ; je me suis abattu sur l'herbe, accablé / harassé / par la grippe — Une blancheur et une tiédeur printanière était répandue partout ; un souffle de vent arrivait de temps en temps avec la fraîcheur d'une pensée nouvelle / d'un sentiment nouveau / ...

Dîné chez madame Dufour — Les projets des vieillards, leur attachement aux choses — Cette ténacité —

[...]

Mardi

La grippe dure encore, mais la crise qu'elle avait provoquée, est passée — « *Hysterica passio* », disait le pauvre roi Lear — Quand on en est sorti, cela apparaît étrange comme un rêve — Ce dégoût, de tout et surtout de soi-même, ce découragement irrésistible ! Ce grossissement et ce caractère passionné que cela donne aux choses ne peuvent-ils pas faire de cette force qui vous envahit comme un fleuve, si on la domine et la dirige, un principe d'action ? J'ai lu un mot dans ce sens sur Jeanne d'Arc — Je crois en voir une preuve dans la facilité avec laquelle cet état se renverse — Mais la caractéristique n'en est-elle pas l'absence de tranquillité et de recueillement d'esprit ? On ferait n'importe quoi contre soi-même — La vie n'a point de prix — Haine, misanthropie —

Prendre des notes la prochaine fois —

Le soir au concert Ysaye à St François — Concerto grosso pour Noël de Corelli (17^e s ?) Admirable de grandeur, d'inspiration, de simplicité — Immédiatement après le Concerto de Bach m'a paru sec, mathématique, scientifique, lassant de développements — Mais tout le principe de la musique moderne y est ; elle date tout entière de là — Comparer Racine — N'y a-t-il pas moyen de faire autrement ? Quel est donc le principe de composition que suivait Corelli et autres de son temps ? N'est-on pas au bout de ce qu'on peut tirer du principe de Bach ; je me le demandais en écoutant la Symphonie de Dénéréaz, qu'on a donnée pour finir —

Revenir à autre chose que raison et science —

Pourquoi cette Symphonie de Dénéréaz est-elle ennuyeuse ? ? Ce n'est pas seulement sa longueur — Qu'il veut tout dire ? La façon dont se distribuent la lumière et l'ombre ?

Mercredi

Je dois m'efforcer de mettre plus de vérité et de solidité dans ma vie et dans ma pensée — Regarder en face —

Je sais fort bien ce qui manque à ma poésie, le quelque chose qui est plus précieux que tout le reste, le grain de sel qui donne de la saveur à tout le reste — Peut-être simplement d'avoir été faite avec plus de plaisir ? Ce n'est là qu'un signe (qui ne trompe pas à la vérité, je crois) — Mais peut-être d'être plus personnelle ? Se

communiquer, n'est ce pas le tout ? Ce que *je* sais, ce que *je* pense, sans vouloir sentir, penser comme autrui — C'est encore copier !

Si l'on veut être personnel, on ne peut pas tout comprendre, ni tout dire —

Première journée de ma vie d'été, difficile à ordonner —

Un moment cette après midi : le soleil dur, le chien affalé tirant la langue, le lac comme du satin, un bateau à vapeur faisant bcp de bruit, comme essoufflé ; un coup de tonnerre lointain — Puis ça s'est dissipé — Le premier tonnerre de l'année — Le soir lambeaux blancs de nuages déchirés —

Jeudi

Le matin, assis sur l'escalier de la terrasse ; tranquille soleil, un bateau posé sur le lac uni... — « Oublie l'amour, mon cœur, oublie l'amour ! »... ou « Envole toi, mon cœur... »

L'après-midi au cimetière — Coup de chaleur sur ces tombes — Le culte des morts : le petit Fernand en chapeau ciré bleu pâle, à col de dentelles comme un petit chevalier — « J'arrose la seurette, j'arrose la seurette » — La tombe avec :

« Va contempler la céleste phalange ;

Dieu t'appelle, Yvonne ; il lui manque un ange. »

et le petit ange en stuc. Quand on ne le regardait pas, Fernand arrosait l'ange avec le jet de son petit arrosoir peint — C'était une tombe déjà ancienne, de 1902 — Il ne voulut pas qu'on prit une pensée à la seurette — La mère ou plutôt la tante de ce beau Fernand était une femme simplement habillée, l'air pratique, entendue : « Il nous faut vite porter un arrosoir à l'Isaline... As tu été chez le cousin ?.. » Conversations avec d'autres habitués : « — Oui, nous sommes vite venus un moment — La mère ne pouvait pas venir ; elle voulait prendre un bain... » De la petite : « Elle a bonne mine à présent, oui ; mais au nouvel-an il fallait la voir ; elle nous a fait peur... Je lui donne de l'hématogène ; elle en est à son 4^e flacon... (avec conséquence) Elle en est à son 4^e flacon... »

Ils se rencontraient là, les âmes tendres...

Les morts anciens, ceux que les vivants laissent dormir, ceux que couvrent la grande verdure, les hauts cyprès, les buis touffus...

Au retour, gens de chez nous, petites gens, gens simples, robes noires, petites figures sans bcp de caractère, sans passion, un peu couperosées : « — Il faut dire... quand la maladie entre dans la maison... » L'homme à mine modestement regrignée, que le printemps

rend loquace jusqu'à dire : « Il fait une rude chaleur — » — « Mets moi mon manteau », dit la femme, je sens un courant d'air — Sens-tu de l'air ?.. Notre idéal serait une petite maison avec un jardin... »

Tapant dans la terre pour nettoyer cette tombe, je pensais aux besognes inutiles, de sentiment — Eux aussi ils ont planté, arrosé des fleurs, ratissé des allées de jardin...

Vendredi Saint

Au sermon à Pully — Prêche sur la souffrance — Bien, intelligent ; mais lu — C'est une erreur, je crois ; il y a toujours qqchose de faux, ce qui est écrit est fait pour être lu ; ce n'est pas la parole vivante — Il en résulte que l'attention fatiguée, se détourne ; et que de beaucoup de choses il en reste peu — Il manque « la part d'improvisation nécessaire dans toute exécution — » Au fond il y a un manque de simplicité —

Idée d'un drame, en quelques scènes simples précédées d'une lecture, coupées de chants de psaumes et cantiques, avec orgue — En somme le drame religieux protestant — Pourquoi pas ? Il faudrait qu'il y ait le caractère moral du protestantisme — Cela encore pourquoi pas ?

Pas très loin du Jeu d'Adam — Cantique 20 (du nouv. rec) —

[...]

Samedi

Cupiditas sentiendi — le personnage de l'amant (avide de sentir) —

A 6 1/2 h. sur la terrasse de Pully — Personne — Un beau ciel de nuages d'un bleu sombre de jacinthe — La douceur de la pluie, l'odeur de l'herbe — Une grande barque tout près du bord, ne pouvant pas s'éloigner, les deux grandes voiles se répétant exactement dans l'eau — Un seul bruit intermittent, régulier, d'un fossoir entrant dans la terre, puis sonnait sur l'échalas qu'il enfonce comme un diapason qu'on frappe sur la table —

Songer davantage aux oppositions de lumière et d'ombre, et aux contrastes de couleurs — Watteau — Ce serait le principe de composition du drame avec cantiques —

Dimanche de Pâques —

[...]

— Scènes réalistes et pénibles du cinématographe — Impression analogue que m'a faite la gravure de la Scène de Burnand par son réalisme affecté — Le contraire de l'art —

Lundi 20 avril

Peut-être dois-je être plus attentif à la réalité intérieure qu'à celle du dehors pour obéir à mon talent —

Le soir, ressenti une lassitude de vivre, non pas passionnée, non pas le désir de la mort : mais tranquille, un rassasiement, comme si, ayant vécu plus vite, venait une vieillesse prématurée — Ne portons nous pas en nous une sorte d'horloge intérieure, sur laquelle les attentifs lisent leur heure ?

Cette impression est sans doute momentanée —

Madame Terry sur la route, manquant son tramway, chargée, crottée, fatiguée, — restant douce quand je lui ai parlé —

Mardi 21

Seconde visite de Radis à Perlette — Bcp plus beau que la première fois — Il lui a fait deux amitiés — Trouvé le spectacle ridicule et beau, très humain — Ça a plu à mon sentiment de l'unité — Traiter le sujet sous cet aspect dans une œuvre !¹

¹ Je ne sais si cette œuvre fut réalisée ; l'unité des règnes est présente dans la plupart de ses nouvelles. Mais il revient sur ce sujet dans l'une de ses « lettres de Paris », envoyée à *Aujourd'hui* (5 décembre 1929), à propos d'un documentaire tchécoslovaque, *la Vie des plantes* :

« On avait vu déjà de ces films — ils étaient un peu scolaires — sur la croissance des plantes au cinéma du Vieux-Colombier, et le Studio 28 a donné récemment d'étonnantes vues de la formation des cristaux, toute pareille à la croissance ardente d'une forêt de fougères tropicales. Mais ici, l'accélééré très poussé rend encore plus sensible la ressemblance avec les mouvements des animaux ou les gestes des hommes. Une tige se balance comme un col de cygne, cherche comme une main, un liseron enlace avec la même délicate tendresse qu'un bras de femme. Une fleur qui se fane, tombe morte, une autre sur ce cactus éclate comme le rire d'une belle bouche. Identité, unité. Les minéraux sont des plantes, les plantes sont des animaux. Simplement, pour nos yeux inhabiles, les gestes des végétaux vont trop lentement, ceux des animaux trop vite. Le cinéma mêlera-t-il un jour à ces admirables accélérés les ralentis magnifiques des oiseaux qui volent, des chevaux ou des gazelles qui sautent, des belles plongeuses qui s'élancent ? Pour nous donner, avec des lignes et des inflexions toutes pareilles, une image unique de la vie ? »

Le mâle tellement plus beau que la femelle — Perlette avec un os entre les dents — Cette nervosité — Le sens positif de ce vieux barbon ; efforts pour s'exciter — Perlette encore enfant, se mettant à jouer par intervalles ; lui allant au fait — Les accès de découragement — Perlette laissant faire, puis s'impatientant des insuccès — L'œil, dans les moments d'excitation — Plus rien n'existe — Pendant, uniquement occupé de botter profond — L'œil mi-clos, après l'air navré de Perlette, ennuyé à l'excès — Le lamentable collage — Après, fuite modérée de la femelle, le mâle se rapproche tranquillement ; plaisir d'être ensemble ; effets de torse et ronds de jambes ; fierté des coups de pattes en arrière, arrachant le gazon, lançant le sable aux nues —

Mercredi

Au concert le soir, Quatuor Birnbaum —

En sortant de chez moi, un peu avant 8 heures, impression de la vue des coteaux, dans le demi-jour, tout étant encore bien visible et les lumières déjà allumées — Sensation comme d'un pays étranger, ou comme en donnant certains souvenirs : la petitesse de la vie humaine, je ne sais quoi d'intime, d'étrange, de mystérieux — Cela exerçait sur moi une sorte de fascination —

Après le concert, au café Blanc avec Auberjonois — Il m'a dit qu'il avait raté tout ce qu'il avait fait cet hiver, mais que ça lui était égal — Nous avons une certaine tournure de caractère très semblable — Il fait un continuel effort, dirait on, pour donner le change à lui même et aux autres

L'après midi j'avais vu dans le tramway une jeune fille presque un enfant qui avait de superbes yeux bruns, de grands traits, les lèvres très fortes, une belle main, sèche, brune — J'ai pensé à *la fille de Jephthé* — Qqchose de l'expression de l'Amazone : sensualité et amertume puisée dans cette sensualité même — Le dégoût de la vierge pour la vie — Qqchose d'amer qui doit venir du sang —

Jedi

Travaillé au jardin — Repris livres agricoles et agendas — Interruption du travail littéraire, non pas à cause du temps que cela prend, mais d'un intérêt différent qui vient à la traverse — J'ai senti la solution de continuité en reprenant ce journal —

[...]

Samedi

Words, words ! Dans la simplicité, c'était encore des mots que j'allais chercher trop souvent — Les mots neufs et simples ce sont les sensations neuves et simples qui les donnent —

Lu *le Jeu de Robin et Marion* — Excellent par le détail, la justesse et le naturel — C'est toujours amusant ; alors on ne pense pas à autre chose — Joli coloris —

Racine est décidément pauvre de don — Toute sa raison et sa science de composition ne parvient pas à dissimuler cette pauvreté — Ennuyeux —

Mercredi 29 avril

Rien inscrit depuis trois jours, parce que j'ai travaillé au jardin —

Dimanche matin, au jardin — Après midi chez M. Stilling ; le Dr Roux y est venu ; j'ai été très frappé par cette faculté de *voir* qui appartient à tous les hommes supérieurs — Foule d'anecdotes précises, nettes, à lui — Le soir, Louis chez les Ernest —

Lundi au jardin — Après midi, visite de l'Hardy — Etonnant — M'a fait penser à Bouvard et Pécuchet — « Ce qui m'intéresse dans les métiers, c'est la technique ! » — Il fait le projet d'élever des poules ! Les autres sont touj. des idiots, des gens à qui il faut donner une leçon —

Achévé la 1^{ère} partie du 2 de Jephté

Mardi, grosse journée de jardinage —
Aujourd'hui, idem —

On ne vaut en art que par ce qu'on est ; il est inutile d'essayer d'y ajouter quoi que ce soit, et d'emprunter à ceux qui ont écrit avant nous le modèle d'une vaine perfection —

Une conséquence de mon idée qu'il n'y a point de progrès dans les arts, c'est qu'en définitive chaque artiste se retrouve dans la situation de celui qui le premier commença — Et c'est vrai —

Jeudi 30 avril —

Travaillé au jardin par une journée brillante ; le lac et les montagnes et tout semblaient un tableau à l'huile encore frais —

Après dîner, ayant eu les maîtres d'état pour ma maison, quand je me suis retrouvé seul, j'ai éprouvé une impression assez étrange ; j'étais assis dans mon cabinet devant ma table, ne faisant rien, la fenêtre ouverte ; des coups de marteau venaient de loin et un chant d'oiseau, sans cela rien — Il me semblait que ces coups battaient dans ma tête, et dans un vide tel que j'aurais pour un peu pris un pistolet...

Scène : un monsieur qui vient de causer gaiment, et qui resté seul, s'assied immobile, morne... Brusquerie du début de la crise —

Je n'y ai échappé qu'en allant arroser au jardin —

Après souper, promenade au Port — Bise noire qui faisait chanter les fils du télégraphe, voler une pincée de poussière sur les chemins ; lessive qui claquait ; première petite verdure grise sur les noyers de Chamblandes ; le long du lac ; le Jura d'un gris très fin ; le lac solitaire —

La nécessité, quand elle presse, doit aider à ce travail de conférer la généralité et la durée à des sensations et des sentiments qui sont de nature passagers et personnels —

Vendredi 1^{er} mai —

L'après midi, été à bicyclette à Jouxens, puis de là à Crissier, Mex, Vufflens la Ville, Bussigny et Renens —

L'église de Prilly, du temps où l'on était sensible, où l'on plantait des marronniers, où on inscrivait sur les églises « Dieu est amour » —

Crissier, la croisée devant les deux pintes qui se font vis à vis (Le Cheval blanc) ; en haut l'église, en bas le chemin qui descend sous les noyers ; belle maison — Le cheval qui s'ennuyant, est parti doucement ; un homme en blouse neuve est sorti du café — « Il a le collier depuis 7 heures ce matin — »

Après, la grande campagne, le coin de bois, l'heure magique de fin d'après midi — Compris l'exaltation de la vie dans la nature. Le pays ! Jephté ! Les gens rentrent des champs — Une fumée sur un village —

A ce haut de la croupe, tous les villages qui apparaissent —

Mex, la grande cour de ferme ; le petit pavillon XVIII^e siècle, la fille de ferme allant et venant lourdement, une vache meugle dans l'étable ; la vue sur Vufflens — Vufflens comme un vaisseau sur le

haut d'une vague ; le creux entre les deux vagues ; prés ; verdure mince, jaune et grise, des peupliers et des saules —

La plongée dans la vallée de la Venoge — La rivière qui file vite ; la vallée solitaire ; le soir venant —

Samedi

Toute la journée au jardin — Journée lumineuse, les montagnes presque invisibles ; bateaux comme des mouches sur du lait —

Avant-hier, je crois, au milieu de la nuit, regardé à ma fenêtre ; le règne des étoiles était dans son plein / toute sa hauteur / —

Dimanche

Fatigue — Il faut qqfois un effort pour vivre —

Lu *Le Jeu de la Feuillée* — Comme Robin et Marion, à la fois naturel et inattendu — Un autre charme résulte des jeux de scène auxquels cela prête, et qui ne sont d'ailleurs pas indiqués — Comme dans Shakespeare — On ne s'avisait pas alors de tout dire, comme¹ le reprochait à Racine. Langue amusante — Bien des tours de nos paysans —

Combien d'œuvres sont restées qui étaient des œuvres de circonstances, pleines de personnalité !

Minuit descendit lentement sur le village —

Le jeune allemand que j'ai rencontré, qui est en pension à Laus. et emploie des expressions telles que : « Ça lui en bouche un coin » — Locutions vaudoises — Revue —

Chez le boursier — « — Ordre et contrordre ; désordre », comme disait M. Piguet. « — J'ai bien pensé à ce que disait M. Piguet : Qui trop embrasse, mal étreint —

— Pour moi, je ne vous demanderais pas de reçu, mais comme disait M. Piguet, en cas de décès... »

La pluie d'orage mousse sur la terre — Les éclairs dans la chambre obscure comme le vol d'une mouche phosphorescente —

¹ Mot illisible.

On ne parle pas assez du renouvellement que Jean-Jacques Rousseau a apporté dans l'art en rompant avec le décorum, les convenances (souvent fausses) et tout le conventionnel / les attitudes / qui en art aussi dataient de la Renaissance — L'imitation, et il y en avait bcp dans la Renaissance, ne va jamais sans une fausse attitude — Les Confessions, quel retour au naturel, tel que l'avait connu le Moyen-âge ! Pensé à cela en lisant Adam de la Halle —

L'admiration et l'amour de Stendhal pour Rousseau — Cela paraît dans ses lettres qu'on vient de publier — « L'homme qui eut jamais la plus belle âme et le plus grand génie — » Voilà la filiation —

Retenir encore cette phrase de Stendhal : « Il ne faut écrire que lorsqu'on a des choses grandes ou profondément belles à dire, mais alors il faut les dire avec le plus de simplicité possible... C'est le contraire de ce que font tous les sots de ce siècle, mais c'est ce qu'ont fait tous les grands hommes — »

Mercredi

Monté en ville le matin — En passant rue Madeleine, vu la fille du marchand de laines causant sur la porte avec un commis qui avait des gants pliés dans la poche de son veston — L'air sournois du fils rangeant des tricots à l'étalage — La 2^{de} femme, la mère de ces enfants, était italienne, je crois — Le fils du 1^{er} mariage établi dans l'Amérique du Sud ; devenu millionnaire — La scène entre le père et le fils — Le discours du père à la Société de bienfaisance, pacifiste, humanitaire — Très applaudi — « — Quand j'étais jeune, j'ai voulu être athée, je n'ai pas pu — » La Nature — « ... les esprits contemplatifs et réfléchis... » Les conversations avec le chef indien (l'adultère) — Les nihilistes russes —

Jeudi 7 mai 08

Répétition générale d'*Henriette* à Mézières ¹ — Le ton du dialogue m'a déplu — Et en tout un réalisme, je ne dirai pas trop brutal (ça m'est égal), mais trop brute, pas assez élaboré — Une sève qui peut donner des bourgeons et des feuilles, mais pas la saveur du fruit — Trop bref aussi ; trop pauvre ; le théâtre décidément exige des développements pour que ça porte — C'est très frappant aux deux premiers actes — Dans les 2 derniers il y en a davantage, mais

¹ Première pièce de René Morax montée au Théâtre du Jorat, à Mézières.

plus d'une saute de ton, qui passe de ce naturalisme immédiat au style écrit : la tirade du père : « telle vieille maison... etc »

Le réalisme du style m'a produit le même agacement que la fontaine qui coule et les sifflets en baudruche de la fête — Les maisons n'en sont pas moins en carton peint ! — L'idée intervient un peu tard, sous la forme morale — Les paroles des chœurs, comme toujours, ne se comprennent pas ou mal —

Malgré cela, il y a une force réelle, et une impression de vérité qui m'a saisis et surpris — J'ai été peut-être plus frappé après que pendant, du mérite de l'encre et de sa force interne (ce qui m'arrive d'ailleurs assez souvent) — Cela vient-il de ce que l'exécution artistique est inférieure à l'intention ?

Dimanche

Fait une promenade à travers Chamblandes — Le printemps dans toute sa force ; les pommiers fleuris j. au fin bout des branches ; dans les jardins les oiseaux déjà dans les feuilles — Les noyers qui restent les derniers immobiles, se sont couverts tt à coup de chatons, c. des grosses chenilles vertes — Les carabes verts courent à travers les sentiers, et il y en a qui sont écrasés au milieu de la route par les pieds des paysans — Et le soir, de gros insectes s'envolent en ouvrant des élitres noires — Quand on est couché dans son lit, des bêtes viennent heurter contre les volets clos —

Les prés sont encore verts, ou jaunes de boutons d'or, avant la montée des sauges qui les bleuiront et des épis violets de l'herbe qui feront flotter sur eux comme un voile —

[...]

Lundi

Dans le salon d'attente du Dr D — un tableau de Steinlen est à côté d'un cadre de papillons exotiques, dont les uns, obéissant à l'imitation, sont gris et tristes, couleur de feuilles-mortes et de poussière ; c'est le plus petit nombre ; — les plus nombreux se sont parés comme des pierres précieuses ; ils ont réagi et ont voulu vivre par la beauté — Le tableau de Steinlen gris et noir ressemblait exactement aux premiers, et il me paraissait l'équivalent de la pièce de Morax — L'infériorité de cet art qui obéit à l'imitation éclatait — L'art doit triompher — Et encore, pourquoi ce gris et ce noir ? Pour attrister, émouvoir — C'est l'idée morale qui gâte tout, qui fait que c'est de la demi-peinture, comme la chose de Morax est de la demi-littérature —

Hier soir, chez Stilling, Auberjonois affirmait aussi la supériorité des œuvres d'art sereines, et dans lesquelles on ne fait pas appel à l'émotion sentimentale —

A la fin de la soirée il régnait une simplicité aisée qui aboutissait au silence, devant la beauté du ciel de lune et de la grande vallée du lac ouverte au dessous de nous, avec sa nuit, ses petites lumières humaines et ses reflets — La société et le lieu me donnaient une impression exquise d'élégance et de finesse — Il semblait que ces choses fussent disposées pour que nous les goûtions — Le monde est là pour moi !

La mauvaise humeur (l'ennui) bourdonne dans le cerveau comme une grosse mouche dans la chambre —

... s'attache comme aux doigts l'odeur de la viande gâtée —

(Le monde) La vie s'est ouverte pour moi, comme s'ouvrent les jambes d'une femme qui cède tout à coup, et je l'ai possédée —

Vendredi 15 mai

Ne pas tout dire — Tout est fragmentaire, dans la vie et dans l'art, coupé et mal suivi comme une chanson populaire — Il est inutile de vouloir combler les vides de la sensibilité ; mais que tout ce qu'il y a soit *sentî* — Par ce qui manque même s'affirmera la personnalité de l'auteur —

Relu des chansons populaires telles que *Le Rossignol messenger* (Tiersot I). Ce sont bien des modèles, jusque dans leurs expressions fausses et charmantes « Donne moi pour assurance — un bouquet de ta main blanche... » Mais, comme toujours, des modèles qu'il ne faut pas imiter, mais dont il faut s'inspirer, en apprenant à sentir aussi ingénûment —

Elle serait ainsi, cette *Marie Madeleine* que j'aime tant, et que j'aperçois devant moi, encore bien loin — [...]

Ce titre auquel j'avais songé, peut-être pour le drame de l'amant : *Aimer sans savoir comment* —

Samedi

L'après midi monté en ville — Soleil, un vent brusque, au milieu de l'après midi, qui secoue les feuilles fraîches et fait pleuvoir les fleurs roses des marronniers — Entre au café du Grand Pont — Les

rideaux relevés sur la place ensoleillée — Les Dubois et autres marchands prolongeant leur partie —

Dimanche

Travaillé très bien jusqu'à 6 heures — Terminé le 2^d acte de Jephté — A 6 h. monté en ville — Dans le chemin de la Perraudettaz rencontré une mère et sa fille — La mère, la taille encore fine, en robe noire, chapeau de paille rond avec un ruban de soie puce et une ombrelle de soie verte ; la jeune fille, 16 ou 17 ans, les hanches déjà rondes, en robe blanche, avec un ruban bleu à la taille et à son chapeau. Elles tenaient un bouquet de fleurs des champs à la main — Elles avaient toutes les deux un profil fin, un air et un charme d'autrefois — Il m'a été impossible d'entendre quelle langue elles parlaient [...]

Le soir, la bise contre la maison comme un homme qui pousse avec l'épaule en faisant : han, han !

Lundi 18 mai

En ville le matin — Écouté un instant le petit orchestre ; une femme chantait des sortes de vocalises, dans lesquelles la voix semblait un instrument — J'aime mieux ça que des paroles, la musique me gâtant en somme les paroles, et les paroles la musique — Ou bien il faut le contraire, la musique subordonnée tout à fait à la parole, comme dans les chansons — Des femmes passaient avec des seins bougeant dans leurs corsages d'été —

Mardi —

Je ne dois plus travailler comme j'ai fait jusqu'ici ; mais méditer longuement et écrire rapidement, ne point prendre de notes, et si je ne réussis pas du premier coup, avoir le courage de détruire ce que j'ai fait avant de reprendre —

Il n'est pas douteux que je travaille mieux en été qu'en hiver, quoique j'aie bcp moins de temps, mais j'ai plus de vie. Je ne dois donc pas mener en hiver une existence trop sédentaire et trop tourner autour d'une idée —

L'après midi j'ai passé à l'Arc ¹ — Je me suis rappelé les parties et les diners d'autrefois, et j'ai bien aperçu que j'étais dupe des autres ; je dépensais mon temps et mon argent — Cela vient de ce

¹ L'Abbaye de l'Arc, sise à Montbenon, au centre de Lausanne.

que je n'avais pas une attitude assez nette et une volonté assez décidée — C'est un service que m'a rendu la construction de la maison, de me mettre en garde sur mon intérêt — Et au moment même où je songeais à cela, j'ai eu la même attitude molle vis à vis de M. Vuillemin à propos de ma petite nouvelle¹ — Après ça, ils ne la publieront certainement pas — C'est idiot ! N'avoir pas le courage de soi-même ; c'est ça !

J'ai passé par deux étapes, et j'arrive à une troisième : amour passionné et idéal (mêlé de réalités tout de même), amour réaliste et sensuel, et je viens maintenant à goûter le charme et la grâce, où se mêlent peut-être les deux choses — Et en art peut-être en est il de même — Aimer avec tendresse et discernement, et avec l'oubli de soi-même —

Jeudi — Course à Givrins — Le long des routes l'odeur âcre de l'aubépine — C'est l'époque du plein rut de printemps — Le rut d'automne des bêtes et des plantes, dont le fruit germe pendant l'hiver —

La vieille maison de Mad. de Muralt à Genoiller — La porte sur le jardin, la chambre à toiles imprimées blanc et bleu, les corridors avec porte vitrée et rideaux gros-bleu —

Vendredi

L'effort qu'il me faut pour continuer ce journal, et qui provient sans doute de l'écart qu'il y a entre ce que je sens et ce que j'exprime — Mais je persiste à croire que c'est un effort nécessaire —

Passé la soirée avec Ramuz au café du Grand Pont — Le mot de Hodler, posant un porte-allumettes sur la table : « Moi je crois à ça ! »

Mot sur les sifflets de baudruche de la « fête » de Morax, en somme bon moyen de renouveler la chose, et caractéristique de nos fêtes —

A propos d'un roman de Daudet, qu'il trouvait très bien fait : cette habileté de construction, principale cause du succès — Ibsen — Au théâtre encore plus que dans le roman —

¹ A. Vuillemin, le gérant de la *Bibliothèque universelle*. Peut-être s'agit-il de « L'Accident de la vieille Louise » qui paraîtra dans cette revue en juillet 1908.

Puis il m'a parlé de l'œuvre qu'il vient de terminer, une nouvelle de la dimension d'un petit roman ; l'Histoire de Jean-Luc — La façon dont il l'avait ficelée — Et ensuite d'un roman en forme d'autobiographie qu'il médite — Nouveauté de sa vision, aussi dans le sujet. ¹

J'étais entré chez un marchand de tabac pour acheter des cigarettes ; j'ai donné une pièce de cent sous ; on m'a rendu la monnaie et je suis sûr que j'ai oublié de la prendre — J'y ai repensé, je suis remonté ce matin, samedi ; le bonhomme m'a dit que non ; mais j'ai eu l'impression qu'il savait très bien de quoi je parlais et gardait ses cent sous — C'est bien moi, inattentif au moment même, et ruminant après, inutilement ! !

Dimanche 24 mai —

Je suis allé à Mézières par un temps affreux, la neige, entendre *la Dîme* ² — Frappé de l'hésitation qui se trahit dans plusieurs parties de la pièce — Il ne savait pas très bien ce qu'il voulait dire — Il faut pourtant qu'il y ait une idée centrale — Les acteurs jouaient mal, ça ne les amusait plus, ne marquant pas les intentions — Le public, très populaire, riant mal à propos, était stupide. Se défier des mots drôles — Est-ce l'art qui convient à cette grande salle, à ce public et à ces acteurs ? Touches trop menues — Trop intime, trop concentré — Il faudrait un art en dehors, à gestes violents, à action vive, à voix haute, en plein soleil — Et, je crois, il faudrait une déclamation ! (Je pense surtout à Henriette) —

Le dernier tableau de la Dîme est d'un effet charmant, et rachète beaucoup de choses par son animation, sa couleur, sa gaité. Et puis il donne tout de même le mot de la pièce, peut-être pas très amené : la liberté !

Pour aller plus profond, peut être n'est ce pas assez *fait*, pour produire de l'effet — Vérité, facture ! Ces deux mots, souvent exclusifs l'un de l'autre, mais qui ne le sont pas nécessairement — Il n'y a pas de vrai artiste sans leur union — La vérité n'est-elle pas bien plus dans le rapport de l'œuvre avec l'artiste qu'avec les choses ? — En somme ces impressions sont favorables à Jephté —

Lundi soir, chez Nicati, Ramuz a dit son avis d'Henriette, qu'il a appelé une œuvre restée en chemin — Le rôle d'Auguste p. ex, la scène où il vient demander à acheter le fusil — Pas suffisamment marqué, le renoncement d'Henriette ; l'impression totale en pâtit —

¹ Vraisemblablement *Aimé Pache, peintre vaudois*.

² Pièce écrite par Morax en 1903 ; elle est reprise au Théâtre du Jorat en 1908.

Le dernier acte doit être exagéré — Il cite Ibsen : j. à la fin du 2^d acte, on ne comprend rien ; tt à coup on comprend tout, et l'impression qu'on remporte, est énorme —

Samedi 20 juin

Il faut absolument que je reprenne ce journal, malgré une sorte d'instinctive répugnance, qui n'est sans doute que ma paresse à aller jusqu'au fond de mes sensations et de mes idées — Respirer jusqu'au fond, c'est toujours l'affaire ; vivre complètement ; sentir le goût de la vie qui passe, et que j'avale trop vite !

J'ai terminé *Jephté*, et je cherche autre chose — Je devrais faire de petites choses, plus pleines de réalité — Revu les épreuves de *l'Accident de la vieille Louise*, qui va paraître dans la *Bibl. Univ.* Ce n'est pas mauvais, et pas bon, manque de force et d'accent — Ce n'est pas ça ! Qu'est ce que je devrais faire, pour m'y mettre en entier ? Je me rends très bien compte aussi de ce qui manque à mon *Jephté* : je n'ai pas absorbé et digéré les divers éléments, dont j'ai voulu le composer, bible, chanson populaire, moyen âge — Peut être me suis je chargé de trop de fardeaux — C'est pourquoi je voudrais faire une œuvre qui serait simplement moi —

Je reviens à des idées anciennes, ce qui m'ennuie — Une œuvre devrait être faite, au moment où l'idée vous en vient — Je reviens à l'idée d'une famille¹, parce que la famille me paraît tellement l'unité de vie, surtout chez nous... Disproportion : désirs plus grands que la réalité humaine, ambitions au-dessus des réalisations possibles, le père et la fille — C'est conforme au paysage, trop vaste, à cette grande étendue d'eau, stérile et changeante, soumise à mille humeurs — Un fils, une autre fille, la femme, et la grand'mère — Débute par un récit de la grand'mère : les autrefois ; une vie sans difficultés — La mère a des prétentions ; elle veut faire comme des étrangers beaucoup plus riches — Le fils s'amuse ; la seconde fille se marie — Le père et la fille font un groupe ensemble — Pensionnaires — Diaconesse ?..²

Dimanche 21 juin

[...]

Après midi, été voir le duel au pistolet sur la terrasse de l'Arc —

¹ Fin du quatrième cahier.

² « La Laide Louise » est un roman qui suivra à peu près cette trame et que la *Bibliothèque universelle* publiera d'avril à juin 1914.

Lundi — Visite de Muret et Ramuz — Muret nous a raconté l'histoire de la laie du président qui avait ordinairement 8 et 10 petits, qui est énorme, n'en fait que 3, et qu'ils veillent jusqu'au matin et n'en a que 3, et se dégonfle de vent —

Mardi 23 juin

Journée de pluie — Les terrains de vignes coulent par les barbacanes des murs comme une pressée qu'on vient de mettre sur le pressoir — On allait avec son parapluie sous les nuages bas, comme à la montagne, quand on sort quand même par une après midi où l'on s'ennuie trop à l'hôtel — Et le même air frais et pénétré d'eau —

Le soir, visite à M. Stilling — Il m'a dit combien d'être sans enfants, sans jeunesse autour de soi, c'était triste pour l'homme aussi, quand il prend de l'âge —

[...]

Un des jours suivants, la scène dans la rue de Bourg : l'orchestre, les petites B., les jeunes gens en chemise molle, en cravate flottante, en souliers vernis, les petites filles avec des chevilles minces sur leurs américains shoes — Doret qui passe —

[...]

Vendredi — Prolongé la soirée sous mon péristyle — Les étoiles comme une assemblée dont les yeux deviennent toujours plus brillants —

Samedi — Soirée chez le Dr Muret pour René Aub. et sa fiancée — Pas enchanté —

Beau dimanche, vide, et ennuyeux comme une trop belle fille — Il faut faire une course les dimanches —

Mardi soir, Ramuz qui m'a lu *Jephté* — Discuté —

Jeudi — Auberjonois est venu avec sa fiancée — Ils sont restés une heure ou deux sur la terrasse — Je n'avais point de pensées ni pendant leur visite, ni après —

Dimanche 4 juillet

Journées de fatigue, de sommeil, de malaise — J'avais râclé au jardin — Et j'ai couru par la ville, jeudi, vendredi à la fête de la Navigation à Ouchy — Je me traînais, éreinté — Samedi je n'en pouvais plus et détente — Soirée chez les Biaudet. [...]

Dimanche — Bonnes dispositions — Ma petite nouvelle a paru dans la Bibl. Universelle — ¹

Chez tante Sophie et chez Ramuz —

La soirée, couché sur la terrasse — Il avait fait une journée couverte et orageuse, avec des ondées — Une petite bise poussait des gros nuages et courbait / inclinait / de longues herbes au bord de ma terrasse — Puis il y a eu une immobilité complète — Les arbres pendaient avec une impassibilité et une patience surprenantes ; les bruits s'entendaient de très loin, un sifflet de conducteur de chemin de fer à la gare de la Conversion, des voix... Un grand rideau de nuages était tendu sur le bout du lac ; la lune au bord était roussâtre — Puis la bise s'est relevée, et la lune a brillé claire, et des étoiles —

J'ai médité ma nouvelle pièce, et une nouvelle, Jacques — J'avais eu peur de cette soirée solitaire ; elle a été exquise ; paix de nouveau et activité d'esprit — Tu vois !

L'esprit se rétablit avant le corps —

Jeudi 1^{er} octobre 1908

Hélas, hélas, qu'ai je fait pendant presque trois mois ? Deux petites nouvelles, refusées à cause de leur violence par la Voile latine, et « *Mon ami Jacques B.* » Et c'est tout !

Juillet, août, septembre ! J'ai eu à faire au jardin, j'ai vendu des fruits ! Décidément ce jardin me donne trop à faire, me prend trop de temps !

Je viens de relire mon ancienne ébauche de « Jacques le Muet » ; j'avais crû la reprendre ; je constate que j'ai fait tout autre chose — Du reste certaines parties de l'ancienne ébauche ne m'ont pas paru sans valeur — J'ai justement cherché dans « Mon ami Jacques B. » à renouer un fil ancien — Ai je réussi ?

Toujours cette chape d'inertie qui m'enveloppe et me sépare du monde et me renferme avec moi-même — (Cela provient il de sens mal satisfaits ?) C'était ça, le premier Jacques, cette difficulté à sortir de soi et à s'exprimer !

¹ « L'Accident de la vieille Louise », juillet 1908, pp. 115-124.

Déjà les brouillards d'automne !

Ce qui me touche le plus dans ce journal que je relis, c'est ce qui a trait à l'art — Le reste me paraît à peine plus moi que certains livres — Bizarre !

A propos d'art, le mot de Ramuz dans une conversation où nous nous sommes parfaitement entendus : « Le style est une question de morale... On a du style quand on se connaît bien — Un « et » est nécessaire et pousse comme une feuille à une plante — Tout ça est organique — »

Voyons ! Il faut pourtant que je me recense un peu —

J'ai lu ces derniers temps (peut-être trop ! Cela pourrait bien être la cause de ma stérilité —) :

La mort de Venise de Barrès,

J'ai relu Marie Donadieu de Philippe

et En route de Huysmans —

Je crois que j'y cherchais des moyens d'expression (J'avais le sentiment que ce que je faisais n'était pas complètement moi) Et comme toujours je me suis laissé entraîner — J'ai médité, à la suite de Barrès, une

Tour de Gourze, et

Un sermon à la Cathédrale

et ces jours je reviens (avec Huysmans ?) au Valais et à *Pierre des Fêtes* —

C'est absurde !

Autre impression : J'ai vu Hanoko, une actrice japonaise — Un art aussi minutieux et aussi senti — Quelle vérité ! On croirait voir une chambre ouverte et la vie vraie, et cependant c'est de l'art, un art qui fait se succéder la grâce (la danse), le doux, le terrible, avec une simplicité incomparable de moyens —

Dans ce que je relis de mon journal, je suis frappé surtout par cette réflexion : en art, seulement ce qui est vu et senti, avec ce que cela aura nécessairement de fragmentaire, d'incohérent, comme l'est la sensibilité même —

Et d'autre part la nécessité (mais ce n'est pas incompatible du tout), pour le théâtre d'être avant tout du théâtre, pour une nouvelle d'être une nouvelle...

L'effet tient en grande partie à la construction — Mais s'arrêter dès que la sensibilité s'arrête — « Il faut être peintre par les qualités mêmes de la peinture », disait Cézanne —

Retenir l'histoire que m'a racontée Valotton et que j'appelle *Les Dupes* —

Ramuz parlait encore de point de rencontre où l'on reste soi-même et où l'on est compris des autres — Car enfin être compris, exercer une influence, n'est-ce pas ce que nous voulons ?

Un journal intime est utile et dangereux —
Utile pour la continuité —
Dangereux, parce que c'est encore un poids, une déformation de ce qui devrait être simplement organique —

Deux vies en moi : une, instinctive, où sont les rêves, les impressions inconscientes et les souvenirs oubliés — C'est la plus précieuse —

L'autre consciente, raisonnée — Elles ont de rares communications l'une avec l'autre —

A la lecture de ce journal je m'apaise, je me resaisis — Je vois tellement bien que ce qu'il y a de meilleur c'est quand je ne pense pas à moi.

Pour ne plus penser à moi et mettre fin aux inquiétudes, et puisque je ne peux pas autrement, je ferais bien de me marier —

Hier soir, en sortant de chez M. Biaudet, le grand verger de Béthusy contre le ciel du soir ; au dessus de l'herbe des trèfles rouges et de petites aigrettes blanches ; un peu de brume qui se dépose ; des échelles contre un pommier, des corbeilles, un homme qui se courbe sous l'arbre...

2 oct. 08

Promenade à Montoie — Le carré bordé d'arbres où l'on enterre — La tête de mort — L'enterrement — Pour ménager la sensibilité : « Restez couverts — » Branches de sapin sur le cercueil — On abrège : « Messieurs, vous pouvez vous retirer — »

Comparaison : le temps passé, le vieux cimetière —

Course à bicyclette à St Sulpice — Dorigny dans son fond ; la rivière, l'allée, le troupeau de vaches, les grands arbres. — St Sulpice, la propriété Lenhard, la vieille dame assise sur le banc contre le tronc du peuplier (Une aile dans le haut du peuplier), devant le lac — Elle rentre, appuyée sur une autre dame en châte ; un vieux grand chapeau de paille ; elle s'appuie sur son ombrelle en relevant sa jupe, toute courbée, causant de ce qui arrive autour d'elle, un

homme qui passe à cheval, questionnant : « Où va til ? » La fontaine, la table de pierre — Les noyers — Vendangeurs, des chars avec une bossette arrêtés dans les chemins, l'odeur des raisins écrasés est dans l'air —

Les routes pleines de gros chars à grelots arrêtés devant les pintes ; l'odeur aigrette des pressoirs — La nuit des hommes qui tapent sur un pauvre cheval qui tire une bossette trop lourde dans un chemin montant, caillouteux, entre deux murs ; les hommes un peu ivres... Le cheval qui oscille d'un côté, et de l'autre entre les 2 murs sans pouvoir avancer... Un homme crie : « Nom de Dieu !.. Nom de Dieu, si j'avais un fusil, je le foutrais bas !.. »

3 oct 08

Je suis allé hier soir à Morges dîner chez Morax — Train de petits fonctionnaires et employés rentrant chez eux — Un entre, des clameurs : « Salut, le véreux, calleux, joyeux ! » Puis ils ne disent plus rien — Ils lisent la Feuille d'Avis : « Le choléra — » Ils sont comme des enfants, des hommes pas bien développés, ils se connaissent bien, ils disent : « J'eus préféré... »

La petite ville : les 2 larges rues ; on voit tte leur longueur des gens, l'église à un bout, le château à l'autre, les heures d'ombre et de soleil... les magasins, les fortunes, les situations...

Chez les Morax : Mademoiselle Piguet, en robe de soie noire, en cheveux gris, retenus par un filet, l'entrée de ces deux dames au salon, un peu avant le dîner.

Discussion à propos de *Jephté* :

fait pour la lecture, un détail nombreux —

trop long !

trop sur le même plan ! Même avec ce procédé de composition, il faut mettre des saillies, des accents — Moyen-âge, miniatures, des rouges, des bleus —

peinture de chevalet, peinture décorative —

Perspective dans les scènes et les personnages, faire ressortir les principaux — Corneille tout en luttés, en oppositions de couleurs — Même chez Racine touches de force, et scènes unies —

L'action se déplace plutôt qu'elle ne se développe —

Cependant il estime que sans abandonner ma conception, on pourrait en faire une œuvre théâtrale en resserrant et en accentuant — Il faut exagérer pour le théâtre (?) — Plus brutal !

Cette observation qu'ils ont faite, qui m'a frappé : des costumes vrais, pris dans la réalité immédiate (Henriette), transportés sur la scène, ne semblent plus vrais, semblent endimanchés, tellement la scène embellit tout — Il faudrait des loques — (C'est la même chose pour le dialogue — Encore *Henriette* !)

Il faut tout le temps suggestionner le spectateur ; ou bien il est entraîné, et alors il ne réfléchit plus (?), ou bien il est repoussé et alors il s'ennuie et devient aussitôt un ennemi —

Dès que l'action s'arrête, l'agacement d'un train qui tarde dans les gares. (A propos de mon 4^e acte) —

Trouver des mots de naïveté qui fassent saillie —

Concentrer l'intérêt sur les trois ou quatre principaux personnages — Shakespeare, Balzac ont pu éparpiller l'intérêt sur un grand nombre de personnages sans le diminuer —

En se plaçant à ce point de vue, évidemment :

1^{er} après un début qui peut avoir une certaine longueur, et fait une plateforme sur laquelle le drame s'élèvera, pose le ton, — après cela : la révolte et l'expulsion qui ne doivent former qu'une scène, suivie sans interruption —

2^d acte — Le retour et l'engagement, voilà la scène qui doit ressortir, la lutte entre Jephté et Daniel — Le reste n'est qu'explication —

3^e acte — Le vœu — A accentuer davantage —

4^e acte — Jephté devant sa fille —

Ce qui doit être accentué, c'est la lutte de Jephté et de Daniel — Le reste au second plan — Le père indécis, vieux paysan ; les femmes qui sont sacrifiées, des types, parfois comiques, de 3^e plan —

1^{er} plan : Jephté, Daniel

2^e plan : le père, Siméon, Héli

3^e plan : la mère de J., la fille de J., les conseillers, les conducteurs de la foule qui sont bcp trop en avant dans l'état actuel)

Il faudrait arriver moins à retrancher qu'à subordonner — C'est encore une question de volonté, de morale ; subordonner, c'est vouloir dire une chose —

Je comprends aujourd'hui pourquoi toute la vie est dramatique ; c'est qu'elle est toujours une lutte — Partout où on voit la lutte, on voit le drame ; on découvre de nouveaux sujets quand on aperçoit la lutte où les autres ne la voient pas —

[...]

Le pont de Chauderon par cette soirée rousse — La brume dans le vallon de la Venoge. Par dessus les brumes rougeâtres du couchant, les feuilles rouges, l'électricité rouge —

Dimanche 4 oct.

A onze heures promenade avec Faraud sur la route de Belmont — Je me suis couché sur un ¹ devant le bois ; idées de volupté : une femme couchée est touj. entrouverte, disposée à accueillir, bien facile à approcher, si l'on est un peu léger et doux, comme venant de la part de la nature, un souffle, une caresse... L'heure, c'est toujours ça, l'heure ! On s'étonne après, on s'indigne, on pleure, on ne sait pas ce qu'on peut être...

Nous n'avons pas, d'un moment à l'autre, ni la même taille, ni le même poids, ni la même chaleur, ni la même odeur...

Préparer un peu, puis savoir attendre et savoir profiter —

J'étais sur mon foin, à cinquante pas de la route ; l'émanation de la volupté se flaire de si loin qu'une jeune fille en robe blanche qui a passé s'est retournée deux fois —

Puis le bois m'a reçu — Fraîcheur légère — Je suis allé jusqu'au promontoire au dessus du torrent — Dans l'ombre avec le soleil sur les taillis en face — J'ai pensé à des romans d'aventures en pays sauvages — On pourrait très bien en faire en ajoutant à des sites d'ici quelques détails exotiques — Au fond c'est partout la même chose — Des sauvages, des européens — De l'action — On peut tout exprimer par l'action, et n'est-ce pas encore le meilleur moyen ? Bcp d'action ! Pourvu qu'elle soit naturelle !

Peindre par peu de touches, fortes —

Le soir après souper à Lutry — Toute la journée gens de Lausanne sur la route, tramways doubles et triples — On danse dans les grandes salles, à Pully, à Lutry — A Pully il y a un carrousel, à Lutry une escarpolette —

Dans la grande rue, au milieu d'un groupe tout de suite je distingue une jeune femme — Il y a des femmes que leur robe cache, d'autres que leur robe montrent / dévoile / — C'est comme ça, ce n'est pas leur faute — On la voyait, dans sa robe — Elle est allée

¹ Mot illisible.

sur le quai, avec les autres ; elles se sont assises sur le mur ; je me suis assis à côté — Elle avait une robe claire, avec des points bleu foncé, une ceinture noire et un carré de guipure devant le corsage — C'est une femme déjà un tout petit peu passée ; elle a une voix un peu aigre — Elle avait des bottines blanches ; on regardait surtout ses pieds : ils avaient des poses ; ses talons se rapprochaient joliment ou bien un de ses pieds ne s'appuyait que sur le bout — Un grand chien que ces femmes avaient avec elles, ne faisait attention / n'obéissait / qu'à elle — La laideur du public qui était là —

Après un moment elles sont rentrées lentement par la promenade, par l'allée du bord du lac ; je les ai suivies — Il y avait deux robes foncées et deux robes claires — Elles disparaissaient dans les ombres des arbres ; dans les clartés de lune, les robes blanches étaient comme des rayons vivants ; la lumière glissait sur leur mouvement comme sur l'eau miroitante.

Sur les bancs il y avait des couples — Ce sont presque des journées de printemps, seulement plus calmes, plus soutenues ; les fleurs fleurissent plus longtemps, les moussillons au lieu de tourbillonner flottent dans l'air, des oiseaux chantent aussi — C'est le rut d'automne qui germera pendant l'hiver...

Quand je les ai eues rentrer, je suis revenu à la ville — On dansait à la Couronne — Je suis entré au Café Noverraz —

Il y avait des membres d'une société de chant qui chantaient des chœurs, des hommes forts, blonds, rouges :

« On dirait quand le soleil se lève,
que ce beau lac, que ce beau lac, que ce beau lac
est un tapis de fleurs... »

Sur un air sentimental :

« Dans l'Emmenthal, dans le Simmenthal
Il y a du fromage, du bon fromage — »

Le bursch à ma table qui chantait aussi, sa valise à ses pieds —

Les garçons avec des filles ; un qui chante à travers les chœurs :
« Ac bac bac maritouche, marita... »

Les fumées des cigares qui montent dans le brun sombre
/ l'ombre brune / du plafond au dessus des lampes électriques.

Pour revenir, tramway plein de gens qui chantent — La petite fille soucieuse et jolie —

[...]

Mardi 6 oct.

Le pressoir des Robert au Port —

En passant à bicyclette à Cully, je crois avoir vu le menuisier Davel, arrière-neveu de Davel et dont il a, dit-on, le type — Il est grand, fort, un peu lourd, rouge de teint et jaune de cheveux, comme un vrai Vaudois — Un gros nez descendant sur la lèvre, de petits yeux — Il parlait vendanges, détails de choses pratiques ; mais quand il s'est éloigné, sa démarche m'a frappé ; elle avait de la noblesse et m'a semblé révéler une vie intérieure, une vie à lui, réservée — Sous la vie qui se prête aux nécessités positives, il y a un sanctuaire —

Cela aussi c'est vaudois, et Davel — ¹

Le soir, rentré tard, relu mes nouvelles —

Quel miroir que le style ! Pas une défaillance, pas une influence qui ne s'y voie ! Et cela lui enlève aussitôt toute force —

C'est encore une lutte que d'écrire — Il faut lutter contre tous ceux qui ont écrit avant vous, si on ne peut pas les oublier —

Je devrais peut-être, du moins pendant quelques années, ne plus lire du tout —

Vouloir dire une chose ! Et simplement obtenir de son style qu'il l'exprime avec toute sa force et sa couleur —

Je reviens de ce grand détour que j'ai fait vers l'art pur, vers la peinture du détail pour le détail. Il faut tout de même subordonner pour obtenir des effets —

Et la nécessité d'exagérer —, et de simplifier !

Mercredi

Après midi de chasse à Chavornay pour essayer un chien —
Les messieurs d'Orbe sous les platanes du Café près de la gare —

Les « roux » des marais ; la ville avec ses tours qui semblait ouatée de bleu pâle ; les maisons éclairées comme des perles roses — Les grands poiriers dépouillés ; des vaches sous les noyers clairs et qui laissent passer le soleil — Les côteaux de vignes —

¹ Il développera cette note dans un croquis intitulé « La Ville de Davel » qui paraît dans la *Gazette de Lausanne* du 25 septembre 1909 et qui inaugure la série des « Villes vaudoises ».

Le jeudi

je n'ai pas bougé de mon jardin. Le soir soupé chez Ernest — Marcelle raisonnable, Marc fatigué de sa croissance et de son école — Zizi active, claire, positive, disant : « Turlututu, chapeau pointu » quand on ne s'occupe pas d'elle, et « Bientôt j'irai dans une grande voiture qui viendra me chercher, voir les poissons de l'étang du Désert — »

Avec Ernest causé affaires et politique —

Vendredi soir au Kursaal revoir Hanako —

Goûté surtout Otaké que je voyais pour la 2^{de} fois — Charmante alternance de scènes gaies et graves, de babils et de silences : le départ de la courtisane élégante (le domestique qui l'admire !) et l'arrivée de la petite bonne peinant sous son gros fardeau, geignant et s'efforçant, puis immédiatement la scène de la parure et son bavardage intarissable, puis la scène presque silencieuse de l'amant trompé, puis les rires et la tendresse des deux domestiques, où la gaîté monte à son comble immédiatement avant la brusque rentrée de l'amant furieux, le rapide coup de poignard et le dénouement touchant —

Joué avec un sens parfait de ces contrastes, se donnant de l'aise dans les scènes longues, ne craignant pas d'y mettre mille petits traits, et admirablement sobre dans les scènes brèves et fortes —

A la fin la tête renversée du malheureux assassin —

Déjà dans la pièce qui avait précédé, et qui était beaucoup moins bien faite, la même opposition entre les scènes de préparation, de conversations naturelles et sans gestes, et le drame proprement dit, rapide, presque sans paroles, tout en geste, en pantomime.

Charmante scène où Hanako, qui a déguisé la servante, suit silencieusement de la porte ouverte la scène d'abord drôle puis tragique qui se déroule et parvient sans un mot à concentrer toute l'attention sur elle —

Mais ni cette pièce, ni même Otaké ne valent la première pièce qu'ils ont jouée l'autre jour : la scène d'entôlage — La courtisane et le domestique à tout faire ; la réception par la petite servante charmée par le beau monsieur, la première entrée de la courtisane, la scène uniquement mimée de la danse, la mimique incomparable de la scène de l'ivresse et du stupéfiant, la lourde et brusque chute de l'homme, le retour de la petite bonne et la façon dont elle lui fait boire de l'eau et tout ce réalisme jamais grossier et rebutant ; la rentrée, le combat dans la nuit, ces gens qui tâtonnent et enfin

l'étranglement de la courtisane tandis qu'il tient son couteau entre les lèvres, et le geste final, de pitié et de fatalité, les yeux levés sans un mot —

Samedi

[...]

Le soir, promenade à travers Pully et jusqu'au bord du lac — Les pressoirs se referment — La grande barque qu'on déchargeait avec les bruits qui sonnent sur le pont creux — Le lac sombre, laid, derrière les poteaux d'amarrage — Le ciel blanchâtre, nuageux vers l'ouest, se rejoint avec la plaine d'eau — Une lune romantique, une fumée coupant la colline, un reflet tremblottant, les arbres du port et les maisons brunes —

Ce que j'ai vu des vendanges

Dans les vignes les appels d'une bande à l'autre, les invitations pour la soirée au pressoir — « Faudra til venir en masques ? » — « Venez en frac et en souliers vernis — » Des embrassades et des cris, et des rires et des huchées dans les autres bandes —

Par ce soleil, les brantards bras nus, les filles avec des mouchoirs par la tête — La fille arrangeant ses cheveux, remettant son chapeau ; gestes avantageux — La petite Lav., brune et fine, le cou doré ; avec son tablier d'homme ayant presque l'air d'un joli garçon — Le fils flemmard à la mère qui l'attrape : « Où as-tu ton tapet ? — Tu le prendras au prochain voyage ! »

Les reins courbés, les mains poisseuses —

Les brantards descendant prudemment les petits escaliers des vignes, posant chaque pied. Les descentes des tines pleines de vendange : deux hommes au timon, deux derrière à la mécanique, des brantes, des seilles autour ; les vendangeuses derrière portant à trois deux seilles pleines de beaux raisins, une porte une brante vide —

Ou bien le gamin qui arrive monté sur le cheval —

Sur la route les chevaux qui secouent leurs grelots, arrêtés devant le café ; sur le char ces deux gros tonneaux avec des bouquets de dahlias, de zinnias, et le nom du crû écrit à la craie : Dézaley 1200 l...

Les pressoirs — C'est le soir qu'il faut les voir — Une large porte éclairée ; un falot pend au plafond, éclaire des vieux murs qui ont l'air de murs de cachot, les bois bruns du pressoir ; des hommes

sont appuyés au bord la tine où le moût coule, et causent entre deux pressées ou en attendant d'encaver — On mesure en soufflant sur le moût pour chasser l'écume, on dit : 26 ! On note, l'homme va à la cave, monte l'échelle, se penche ; le moût coule dans le gros tonneau ovale qui sonne et se remplit un peu plus — On allume du brand — On fait des plaisanteries —

On va chercher une bouteille du vieux —

Au pressoir les clefs claquent, quand on repousse la palanche en arrière pour faire un quart —

Le notaire commandant les évolutions (il a été major) : « en avant ! en arrière ! Là, c'est bon ! » Il est un peu nerveux ; ses bretelles tirent son pantalon sur sa chemise Jaeger — Le gendre pasteur, petite barbiche, le Grandson au bec, entendu et positif —

Le docteur en face, le carnet à la main, avare / rapiat / pour avoir de l'argent à donner aux filles, silencieux, brusquement violent (la scène dans la vigne que m'a racontée Rey.) et au fond grossier (la conversation avec le conducteur de train) —

La visite au pressoir de la commune — M. F. poli, un peu onctueux / papelard /, trois coins — « Vous ne voulez pas me faire affront — On ne veut plus en boire d'aussi bon comme nous en avons bu..., avec ces nouveaux plans... »

Carrousel sur la place — Danse à la Grande salle — Foule le dimanche — Cousins, cousines — « Ils ne viennent pas tant aux sulfatages ou aux effeuilles — »

A Lutry un monde fou —

Le dimanche matin au café de Cully —

Trois vieux attablés dans un coin, un tout pauvre, humble, un qui fait effort pour ne pas être saoul —

Un jeune de l'autre côté de la salle devant un verre de cric —

Le jeune se levant, traversant la salle en se tenant raide et allant à un des vieux :

« Père et grand'père êtes-vous... quand on parle poliment... je suis bourgeois de Cully moi aussi, enfin je n'habite pas Cully, là-haut à Forel... Respect pour vous, honneur, à votre santé ! On boit bien un verre aux vendanges ; mais quand on sait se tenir... c'est permis ou quoi ?.. »

Les trois vieux : « Naturellement !.. On ne fait pas les vendanges pour... pour ne rien boire... Si on sait se tenir... si on sait ne pas se saouler... »

Le jeune : On peut causer, quand on parle poliment, quand on a des manières

— C'est ça, des manières —

— Il y en a de ceux qui vous tutoient, qui vous disent : Salut, comment vas tu ? Des malappris, quoi !...

On s'est bien entendu... Quand même je lui a dit son affaire... Cochon, salaud ! payer autant celui qui n'a rien porté et moi qui ai porté tout le temps... Ça me coulait en bas des épaules, que ça a percé la chemise, la blouse, le drap de lit, et tout le fourbi... Est ce juste ?

Un des vieux : ... Je lui ai dit : Je m'engage comme brantard et non pas comme vendangeur — Il m'a dit : A votre âge !.. Il m'a félicité, il m'a dit : Nom de Dieu, à votre âge !.. Et pour encaver ! J'ai dit : Laissez-moi aller ! Les deux premières fois il est venu derrière moi, et puis après il a bien vu... Il a dit : Voilà le tonneau de vendange, le premier à gauche... Je vous laisse — Buvez, ne buvez pas ; mais je ne veux pas d'homme saoul... Il m'a félicité, il m'a tapé sur l'épaule, il m'a dit : Nom de Dieu...

— Des patrons comme ça !

— On pouvait prendre une bouteille, deux bouteilles — Il avait dit (M. Piguet) : Buvez, ne buvez pas, mais je ne veux pas d'homme saoul —

Le vieux pauvre : C'est que vous, vous avez de l'éducation —

Le jeune, qui est retourné s'asseoir devant son petit verre, parlant tout seul : ... percé la chemise, la blouse, le drap de lit et tout le fourbi — Je lui ai dit : Merci bien, mais lui qui n'a rien porté et moi qui ai tout porté — Il m'a dit : Je vous ai embauchés ensemble —

Le dimanche soir, à l'hôtel de Lutry, les diverses sortes de filles, la fille garçon ; on peut être femme de diverses manières ; il y en a qui ont de gros seins et de gros derrières ; la grande, un peu maigre, qui a de grands traits, un nez mince, des yeux brillants, c'est autre chose qu'elle a surtout —

Le garçon à l'autre : « Embauche-la, cette petite — On veut rire !..

La soirée à Pully, des masques, garçons costumés en filles, en nègres — Chants dans les pressoirs ; visites — ¹

[...]

¹ Chavannes transposera dans *Vendanges ! Vendanges !* ces notations prises sur le vif.

Mardi soir

rouvert le tiroir aux vieux papiers —
Les deuils qui ont fait mal / souffrir / avant nous et qui ne font auj.
plus mal / souffrir / à personne même en souvenir !
Les vers qui ont été lus avec des sanglots !
Les gaités mortes — Tout cela remet à sa vraie valeur le présent,
lui donne ce rapport juste que donnent, doivent donner les vraies
œuvres d'art — Il y a une indication précieuse —

1909Promenades du matinJanvier

Vus du haut des pentes les toits blancs du village ont l'air d'un
vol serré de mouettes qui croisent sur le bord du lac gris —

Ce matin les arbres de la forêt sont tout givrés — Ça les change
de mine et ils ont l'air contents de cette mascarade, comme s'ils
avaient fait une bonne farce — Le brouillard traîne encore un peu
sur les hauts en se retirant, comme un coiffeur caresse encore d'un
doigt la coiffure qu'il vient de faire à la / une / belle dame, et s'en
va sur la pointe des pieds, à reculons en se disant : C'est mon
œuvre !

Mais cela a mal fini — Le ciel qui était monté, ce matin redescend et il commence à neiger. Les arbres, pendants et résignés, attendent leur fardeau —

Les peupliers trempent leur pointe dans le brouillard comme on trempe son doigt dans une jatte de lait, seulement la jatte est renversée —

Le gros Pierre avec sa grosse mine ronde et son petit bonnet / toque / noir (il ressemble à un dessin d'un enfant de quatre ans), qui monte le chemin de neige par la bise coupante au petit jour de huit heures pour aller faire du bois (et il aimerait bien être ailleurs), rencontre le monsieur à jambières et à tricot blanc, tête nue, qui descend en courant, les poings à la poitrine ; il le regarde passer

avec des yeux tout ronds, et plus haut dit à Marc : « Il doit être arrivé un accident ; est-ce qu'on y va ? » Il ne comprend pas que le monsieur fait du *sport*, c'est-à-dire du plaisir, en anglais —

La grande route éventée par la bise est restée nue, mais par places, on ne sait pas pourquoi, un cône de neige la coupe ; c'est là que la bise a traîné son pied.

Soir — Quelqu'un qui regarde derrière la vitre trouble, et il voit dans le crépuscule blanchâtre le merle qui est posé sur la palissade se découper sur la grande route là bas et il a juste les proportions d'un gros monsieur qui tiendrait les mains dans ses poches et qui regarde —

*Aline*¹

J'avais dit : on voudrait bien voir la fin de ces grands froids —

Aline a répondu : Ce sont les paysans qui sont contents, parce que ça tue la vermine, toutes les vilaines bêtes —

— On le dit —

— On le dit, mais l'année ne sera pas plus forte ainsi qu'ainsi —

Ils ont vite été chercher encore un char de bois, à la forêt, et ils reviennent à travers les flocons — Toutes les tailles sont placées en avant sur le char, et les branches / branchilles / sont derrière, en sorte que le char a l'air d'un porc-épic comme on en voit sur les gravures —

Un homme et une femme sur le banc d'un char qui monte lentement au petit pas ; ils sont si emmitouflés qu'on ne voit que deux tas noirs ; dans le char il y a une augette (?), et la femme demande à l'homme : Est-ce qu'ils tuent chez eux ?

Une grande pente de toit, et entre elle et la terre un tout petit espace où il y a trois fenêtres à volets verts et une porte — Derrière les vitres troubles d'une des fenêtres on voit une lampe rouge pareille à un soleil malade qui se lève dans le matin gris — Je ne sais pourquoi cela m'a ému — Un petit oiseau voletait sur le fumier —

Dans le village on n'entend pas un bruit — Pourtant lorsqu'on fait bien attention il y a un grattement dans une étable ; est ce les

¹ Aline, la gouvernante des Prases.

bêtes ou bien un homme ? Une porte s'ouvre et une brouette apparaît ; l'homme étend la bonne litière chaude sur le soupirail de la cave —

Le ciel est tout à fait descendu ; on ne voit même plus le clocher de l'église, tellement les flocons sont serrés — Un char passe sur la route, mais il ne fait point de bruit, pour ne pas réveiller tout qui dort —

Le paysage / les arbres / sous cette neige a l'air un peu ridicule des gens qui grossissent tout —

Aline dit des souches que c'est de la grosse graine, parce qu'elles tiennent beaucoup de place —

Nous ne sentons que par contrastes, ou si l'on préfère par rapports, dans la vie physique comme dans la vie intellectuelle : quand on a eu les mains dans la neige, l'eau froide semble chaude —

On rencontre des ouvriers inoccupés, comme s'ils ne savent que faire de leurs mains quand elles ne manient pas quelque chose / rien /, ils les mettent dans leurs poches, qui sont bas dans leur pantalon, en sorte que leurs coudes / bras tout droits / s'appliquent contre le corps, et comme ils n'ont rien à se dire, ils se promènent l'un derrière l'autre —

La bise a soufflé ; on pourrait peindre tout le paysage avec du blanc et du bleu, et on se demande si on est à la Riviera / en Afrique / ou en Sibérie —

La bise fait à la fois la basse et le haut, le haut en sifflant dans les fils du télégraphe, et la basse en faisant résonner les poteaux —

Matin —

Le soleil sort de la montagne pareil à une fève et il n'a pas l'air chez lui dans cette lumière claire de l'aurore ; il envoie quelques rayons pour voir un peu, qui tout de suite teintent la surface de la neige, et alors les moindres crêtes de neige semblent des chaînes de montagnes brillantes d'un côté et de l'autre et projetant de longues ombres bleues —

Soir

La neige est jaune et violette comme des mains de malade, et le soleil se couche en posant sur le Jura une tête rouge, toute enflée —

Le ciel de nuit est énorme / formidable /, harnaché d'étoiles comme d'une armure barbare ; il a l'air d'un ciel des époques géologiques..., et le village noir, tapi, se confond avec la terre / le sol /, sauf deux ou trois petites lumières jaunes ; là-bas, dans une grange, un accordéon joue un petit air aigre de danse —

Quatre heures

Les enfants viennent de quitter la table de la salle à manger (il y a des grands garçons et des petites filles) ; ils tournent autour sans savoir bien que faire ; mais sur la table toutes les assiettes sont vides, et dans l'air il y a une odeur fade, de souliers, de pantalons —

La ville grise profile sa figure triste sur les montagnes qui sont déjà roses... Sur la place il y a un jour crû de fin d'après-midi, et les promeneurs du dimanche qui rentrent de leur première promenade après l'hiver, ont deux plaques violettes sur des faces de terre et semblent des malades qui vont mourir —

Fonte

Sous la pluie la neige a fondu en une nuit et l'on est étonné de revoir le sol, gris et jaune, et rouge dans les bois, et les sapins verts et les branches noires des arbres qui ressemblent aux poteaux de télégraphe, et le lac est redevenu pâle — Un tout petit oiseau piqué sur une branche appelle, appelle, avec le bruit d'une scie qui grince —

Vent d'ouest

Hier à Lutry le lac ressemblait vraiment à la mer ; les vagues qui étaient presque de la houle, venant de l'ouest sans rive, avaient cette paresse puissante qui émeut et apaise à la fois, comme une belle bête féroce ou comme un beau drame —

Une belle œuvre d'art rétablit la nature dans l'humanité —

Temps clair —

Le ciel est couleur de citron / clair comme un citron / — Le lac frotté de bise est bleu foncé, et les montagnes, à peine plus denses que le ciel clair, flottent comme des vapeurs au dessus de sa surface solide —

Il a fait deux journées de faux printemps, où la semelle enfonçait dans les chemins ramollis et où les fumiers sentaient ; la bise qui n'aime pas ces manières a grondé hier soir et ce matin la terre est dure, (il y a une sorte de grésil sur les prés jaunes) ; l'hiver continue, et toutes les odeurs sont de nouveau gelées —

Il y a eu aujourd'hui de grands brouillards grisâtres qui pendaient — On ne savait pas s'il était neuf heures, ou midi, ou cinq heures — La nature ne s'est pas réveillée de toute la journée ; sans doute elle avait défendu qu'on tirât les rideaux —

La terre gelée dure comme marbre est blanche, le lac là-bas est blanc avec un reflet / point / brillant comme un reflet sur un plat d'étain, le ciel aussi est blanc, les prés sont grisâtres et aussi les pommiers nus, et même les sapins ne sont plus verts, mais gris — Est-ce que les couleurs sont gelées, ou bien est-ce qu'elles sont rentrées dedans comme (avec) la sève ? Comme les gens, car on ne voit personne autour des fermes qui ont l'air d'être abandonnées, rien que deux corneilles dans un pré — Les bruits aussi sont gelés, et c'est la jouissance d'un parfait repos — Avec les corneilles il n'y a que les enfants qui soient dehors — Voilà deux toutes petites filles qui se glissent sur de la glace (avec leurs grosses socques), au bord d'un pré — Et voilà une bande de garçons et de filles qui reviennent de l'école et leurs socques sonnent sur la route — Ils ont des cache-nez rouges et tiennent des livres d'école recouverts / « fourrés » / de papier bleu — Mais eux aussi rentrent vite, et c. c'est samedi, la maman fait des pommes de terre fricassées —

Le ruisseau a encore de la place dans son ravin froid, mais sur la pente des prés la terre est molle, et l'herbe est plus verte par places, et il y a des primevères, qui ressemblent à de petites personnes bien sages, et soi-même on sent déjà la fatigue de printemps, la fatigue de vivre de nouveau — (Février)

Février (qui correspond à novembre de l'autre côté de l'année)

Cela se correspond : En haut il y a des nuages blancs, mais il y a aussi de grands morceaux de bleu ; en bas il y a des plaques de neige, mais il y a aussi la terre brune et humide — Dans les champs mous les corneilles picorent et Monsieur Corneille / du Corbeau / s'encapuchonne, et sans avoir l'air de rien, tt en picorant, se rapproche de Mlle Corneille, qui sans avoir l'air de rien non plus, fuit mince dans le sillon —

Le cri du pivert semble sortir d'une boîte de bois — Dans les prés gras / louches / des bords du lac c'est plein de merles —

Les mouettes abandonnent / méprisent / le pain des promeneurs ; elles pensent à autre chose, et sur la grève, sous la douche des vagues, se battent les ailes en avant et criaillent — Et la cygne domptée suit déjà / vogue derrière / son glorieux époux —

Le gros vent d'ouest, bon enfant et nigaud, cogne lourdement aux maisons comme un gros papillon aux vitres, avec obstination — Il a l'air de ne rien faire de bon, et c'est lui qui fait tout —

La nuit les chats crient comme de petits enfants —

Les hommes ne savent pas que faire — Par ce temps doux on ne peut pas rester tte la journée au coin du fourneau / poêle /, mais si l'on va dans les vignes on « pacote » et on « serre la terre » — On ne sait pas comment se décider d'un côté ou de l'autre — Qques uns taillent un peu entre deux et quatre, là où il y a de l'herbe — Et on entend le claquement sec du sécateur —

La petite fille remonte après le catéchisme — Elle a un ruban cerise dans ses cheveux, et tient ses deux mains enroulées dans son châle rouge croisé —

Il neige de nouveau, mais on voit que c'est pour s'amuser ; les gros flocons blancs jouent dans le vent d'ouest, avec les branches des arbres qui attrapent l'un, puis l'autre — Et le lendemain, dès le matin, le soleil s'avance, un peu pâle, comme un amoureux timide qu'on a chassé, mais il s'enhardit en voyant l'effet de sa force, et que la neige fond déjà comme le cœur d'une jeune fille un peu mûre —

Mars

L'année a beaucoup de peine à guérir ; elle a rechûte sur rechûte — On se croirait à décembre — C'est un nouvel hiver qui

recommence, sans la nouveauté du premier et la beauté — Et comme le temps a marché tout de même, il y a des plantes qui poussent, des primevères qui fleurissent dans des creux, des étourneaux revenus qui jacassent sur les branches noires, et des merles et des pinsons qui chantent — Tout cela va comme si c'était déclenché par le mouvement d'une horloge ; mais c'est triste, ces choses du printemps sans le printemps —

A deux heures, au haut de la montée du Croset, entre les vieilles maisons du village, les petits de l'école enfantine font une ronde — Elle est bleue et rouge au soleil à cause des sarraux des petits garçons, des châles des petites filles et des bérets de laine, et ils ont au bout de leurs petites jambes des trop grosses socques qui n'ont pas l'air d'aller avec eux — Ils font une ronde si grande qu'elle touche presque aux trois vieilles maisons du carrefour — Une petite fille qui a des tresses blondes nouées comme du cordonnet vient en courant, détache deux mains et agrandit encore le rond —

Ils chantent :

« Faites un tour, demi-tour,
Embrassez vos amours — »

et

« ... celui que mon cœur aime,
celui que mon cœur aimera — toujours — »

et une sorte de cantique avec un refrain qui revient toujours :

« L'enfant divin en est bien aise,
l'enfant divin en est content — »

Mais ils chantent plus souvent : Faites un tour, demi-tour, embrassez vos amours. Et voilà qu'une petite brune qu'on amène dans le rond avec un garçonnet, l'étreint de ses deux petits bras robustes et l'embrasse fort...

Un vieux paysan regarde, en pantalon bleu, en fumant sa pipe ; il a l'air d'être en bois — Au dessus des maisons il y a des nuages blancs dans le ciel bleu, et un pinson sur une branche nue chante dur sa ritournelle —

Avril

Le ciel est si haut qu'on dirait qu'il n'y en a plus — Le lac aussi a disparu dans le soleil (et les montagnes fondent dans l'air comme des morceaux de sucre dans une tasse de thé) — Un souffle passe

qui est frais et n'est plus froid. A l'espalier il y a une fleur de pêcher, et dans le ciel une hirondelle qui passe et repasse — Et on entend le bruit d'une abeille —

Le soleil est brillant sur la terre qui est toute nue — C'est un peu gênant —

Il n'y a que les prés qui sont verts, d'un vert qui étonne, et dessus des jeunes filles, cherchant des violettes ou des scilles vont la tête penchée —

Dans les jardins les cornouillers sont jaunes, et les couronnes-impériales poussent dans la plate-bande grise —

Les catéchumènes passent dans le chemin, avec leurs robes noires recouvertes du voile de tulle blanc qui est comme une mince fleur dont les pétales vont tomber —

Les hommes entrent aussi à l'église, ayant lavé leurs grosses mains, et cachent leur figure dans leur chapeau ; mais ils ont oublié ce qu'il faut dire parce qu'il y a longtemps — Et les cloches ayant fini de sonner, par la porte ouverte, et comme le pasteur ne vient pas, on entend un oiseau qui chante —

L'après-midi est blanc, plein de hâle — Un gros vent mou qui souffle par bouffées, agite la tête blanche des narcisses sur la plate-bande où sortent de grosses pousses vertes de la terre grise ; on ne sait pas encore quelle plante ça sera — Aux branches il y a des fleurs blanches ou toutes roses, et comme des mouches vertes qui se sont posées tout le long — Et les vignes sont pleines de gens en manches de chemise —

Août

Avec les changements de température continuels de notre pays, voilà qu'en pleine canicule on se réveille par un matin couvert, humide, presque froid ; les nuages pendent sur le lac, cachent les montagnes — C'est un dimanche et la première cloche du sermon sonne dans la matinée grise avec une tristesse contenue — Comment voulez-vous qu'avec / que dans / un tel climat une expansion un peu ardente se prolonge, un élan ne soit pas coupé par un retour glacé sur soi-même ?

Un jour tout est bleu, transparent, doux et ferme à la fois ; un jour tout est blanc, vapoureux, indistinct ; plus de contours, plus

d'horizons ; la mollesse et l'oubli s'étendent sur le lac, effacent tout —

J'ai pris d'abord l'art pour la vérité, et puis la vérité pour l'art —

Août 1909

Je relis les dernières parties de ce journal, et ce qui me frappe le plus, ce qui me paraît le meilleur, c'est d'une part les notes sur les représentations japonaises, qui me paraissent demeurer un modèle utile (point très éloigné d'ailleurs du théâtre de Plaute et de nos traditions classiques qu'il convient de ne pas perdre de vue), — et d'autre part les peintures de vie vaudoise, les scènes de pres-soirs, de cafés — Je pense que je devrais chercher à faire dans ce genre des récits d'abord qui se transformeraient ensuite en choses de théâtre, comme *Poil de Carotte*, *Crainquebille* ou *Boubouroche* —

Réalisme (dans les détails), effets de bouffonnerie (dans les épisodes), sentiment du tragique (dans le dénouement, ou plutôt, dans les péripéties, qui doivent être rapides, — le dénouement ramène plutôt au ton moyen qui est la dominante) —

Tout ce que j'ai relu dans le cahier V qui contient des projets d'œuvres, n'est qu'imagination et rien de plus, — imagination subtile, exagérée, biscornue, extraordinaire — Si l'on voulait faire accepter cela, il faudrait des qualités de sentiment et de passion tout aussi extraordinaires, l'ardeur de Rousseau et la passion de Musset —

Pourquoi ne pas regarder la vie ? Voir / Observer / la vie, du dehors, avant tout — On peut ensuite y verser son sentiment —

« ... On ne voit rien quand on se contente de regarder ; il faut agir soi-même pour voir les hommes — »

La Nouvelle Héloïse —

Septembre 1909

Promenade dans Pully le soir — Gens assis sur le banc contre le mur de la maison — Coters — Scène : tonnelle de vigne devant la porte de la maison, le banc — De jour d'abord pour l'exposition, de nuit ensuite pour le dénouement... Devant un café, une table et des bancs sous la tonnelle — ¹

¹ Tel sera le décor principal de *Musique de Tambour*.

La régente qui pianote le même morceau, Igtemps, la fenêtre ouverte ; la place noire ; des groupes sur les bancs ; des gens qui passent, causent un instant ; le docteur —

Dans le café : à une table trois hommes qui boivent gaiment avec le cafetier ; à une autre un homme maigre, pâle, adossé, qui dit de temps en temps une phrase qui n'a point de sens, sérieusement — On se demande s'il est fou ou s'il est ivre — Les autres rient — A la fin il se lève, il est complètement saouïl — Le dragon à une autre table : « L'hiver veut venir de bonne heure ; mon cheval a déjà mis son poil d'hiver — » Il ne parle que de son cheval, de ses cours de répétition — Un bursch, dans un coin ; il lâche un mot avec un accent du tonnerre — Rires — « Est que vous sauriez des fois l'allemand ? »

Le magasin d'épicerie ; des filles cousent assises sur le banc ; des hommes entrent et sortent ; ils achètent des cigares, des allumettes ; on cause —

Dans le train de Gryon, le soir, en redescendant : une femme qui avait rempli le compartiment de ses paniers à fruits vides ; une fille assez élégante, servante à Gryon — Elles causent ; elles sont toutes deux de près de Vernayaz — La femme dit : Il y a du nôtre ; je n'achète pas tout... Et vous avez vendu pour septante francs de prunes ! Hée ! — La fille : Cette année on n'en veut point vendre ; on en fera de la confiture. — La confiture de Reines-Claude, je ne vous conseillerais pas tant. C'est celle aux griottes qui est bonne... De la confiture aux tomates, hé, voyez-vous !... Alors Suzanne, c'est votre sœur ?... Moi je suis l'ainée, et puis vient le premier des frères... Le second des frères n'a jamais eu du goût pour la campagne ; il a toujours eu du goût pour les carrières. — Mon père aussi travaille dans les carrières. — On m'a dit — vous savez, on entend causer — qu'il y avait un Landry aux Colombes — Alors c'est votre papa, hée ? — Le plus jeune des frères fréquente... — Il a bâti une maison... — Vous voyez que je ne vais pas souvent à Vernayaz — Quand je vais à la messe, je passe par le bas... Et de quoi vit-il ? est-ce qu'il n'a point de campagne ? — Rien du tout — ... Alexandre est plus joli ; il vous parle avec un air, je ne sais pas comment dire... ; je ne savais pas qu'il la fréquentait... — La pauvre fille, avoir travaillé huit ans pour les autres et se voir remerciée comme ça... Ça se passait un peu secrètement... Mais est-ce qu'il pouvait l'épouser ? — Pourquoi pas ? — N'avait-il pas été marié là-bas, en Amérique ? — Je ne crois pas. — Cette femme avec laquelle il était,

était partie avec son argent ? — Six mille francs qu'elle a pris dans sa malle... Il ne s'en est pas douté... seulement quelques jours après, comme elle ne revenait pas. — N'était elle pas de Vissoie ? — Oui — Hée, faire ça à un du pays !.. Mais n'est-il pas mort ? — Je ne crois pas. — N'est-ce pas un Hugon qu'on a trouvé l'hiver dernier au bord du Trient ?... — Je ne sais pas...

Promenade à Lutry après souper —

Premier soir d'automne : Une bise déjà froide ; le lac laineux comme un tapis d'orient et du même bleu sombre ; des nuages / brumes / poussées contre les montagnes de Savoie ; des rougeurs orangées au couchant brouillé, et devant moi sur la route la bise qui enlevait de petites aigrettes de poussière / c. des copeaux qui sont de la poussière / dans le crépuscule —

La petite ville semble toute ancienne dans le soir qui efface tout le nouveau ; les maisons grises, les contrevents déteints, les dômes qui avancent, les magasins à vitrine ronde, éclairés ; la boutique plus sombre du marchand d'étoffes ; le café de la Treille avec la grosse déménageuse arrêtée devant ; la berline de voyage automobile débouchant dans la rue avec ses lanternes ; la place couverte de platanes autour de l'église ; les hommes qui causent au coin de la rue ; le Cercle de l'Union où les « messieurs » jouent aux quilles ; le café où il y a deux hommes qui lisent les journaux ; la fille de café, la patronne ; le quai sombre avec la salle de gym —

Dans le tram petites gens simples, un jeune couple, la mère, une jeune fille un peu simple ; ils viennent de passer la soirée chez une tante ou la mère d'un des deux —

Journée au tribunal de Lausanne —

La salle jaune paille, avec des boiseries fraîches repeintes, et là-dessus les taches noires que font les hommes sous la lumière crue / froide /, égale, dure qui vient du plafond et d'une rangée de fenêtres, d'abord la masse épaisse des jurés, puis les trois juges isolés, puis le procureur et l'avocat en petits habits noirs avec la large tache blanche de la chemise, et enfin l'accusé, petit, noiraud, la peau grise, à côté d'un gros gendarme rouge —

Le président instruit la cause : des lettres, des détails intimes, de ces choses qu'on veut ignorer même de soi-même, sorties là dans cette lumière — La femme introduite tout à coup, avec des cheveux blonds, avec ses petits yeux bleus, avec sa peau rose, — et on voit sa joue et sa tempe marquée par les balles de revolver —

Elle raconte en pleurotant ; elle dit avec un geste vague / embarrassé / vers le détenu : « Monsieur m'a dit... » Lui dit : « C'était mademoiselle... » Elle n'a point eu de torts ; elle est touchante ; quand on lui parle de dommages-intérêts et qu'on lui demande combien, elle dit : « S'il me donne mille francs, je serai bien contente — » Elle parle longuement de ses effets que détient sa maîtresse de pension / logeuse / qui ne veut pas les lui rendre ; elle a écrit des lettres pour ça au juge ; on l'interrompt, elle y revient —

Maintenant on interroge l'homme ; on lui reproche de boire, il répond : « Le vin est fait pour saouler ; il ne me jettait pas dehors... » Pourtant il est établi que quand il avait bu, il avait des conversations c. avec plusieurs personnes et il faisait des mouv. désordonnés — un jour il a blessé sa maîtresse avec un couteau

Quand on lui demande pourquoi il a acheté le revolver, il répond : « Probablement la jalousie qui me tourmentait — » Il ne se rappelle que confusément les détails du crime et toute la journée ou plutôt la nuit terrible

Il est enfant naturel, d'Aoste, fils de prêtre probablement ; sans doute c'est à cause de ça qu'il est parti de bonne heure c. ramoneur, petit Savoyard à Paris, et il n'est pas revenu faire son service militaire ; il faisait le gypsier-peintre en Savoie, en Valais — Il a eu une première liaison ; mais elle l'a quitté parce qu'il ne pouvait pas obtenir ses papiers d'Italie à cause qu'il était insoumis — Mais elle lui écrivait des lettres brûlantes ; elle l'adorait — On le voit bien, sous la lumière du plafond ; il a une peau blanche avec des veines bleuâtres marquées, des yeux avec un point brillant, une petite bouche avancée, des mains admirables, longues, blanches, un air d'indifférence et de mépris — Alors il a connu celle ci à Sion, à la danse ; elle avait 18 ans — Elle l'a suivi à Evian ; elle a vécu trois avec lui ; ils étaient comme mari et femme et s'appelaient ainsi — Mais il buvait et lui donnait des coups, et il ne la « mariait » toujours pas ; et il y avait des propos des voisines sur elle, alors elle a rompu ménage et est venue à Lausanne chez une blanchisseuse ; mais il venait la voir quand il voulait — Il avait chez elle une malle — Et un jour, « sur la place », ¹

¹ Fin du cinquième cahier.

